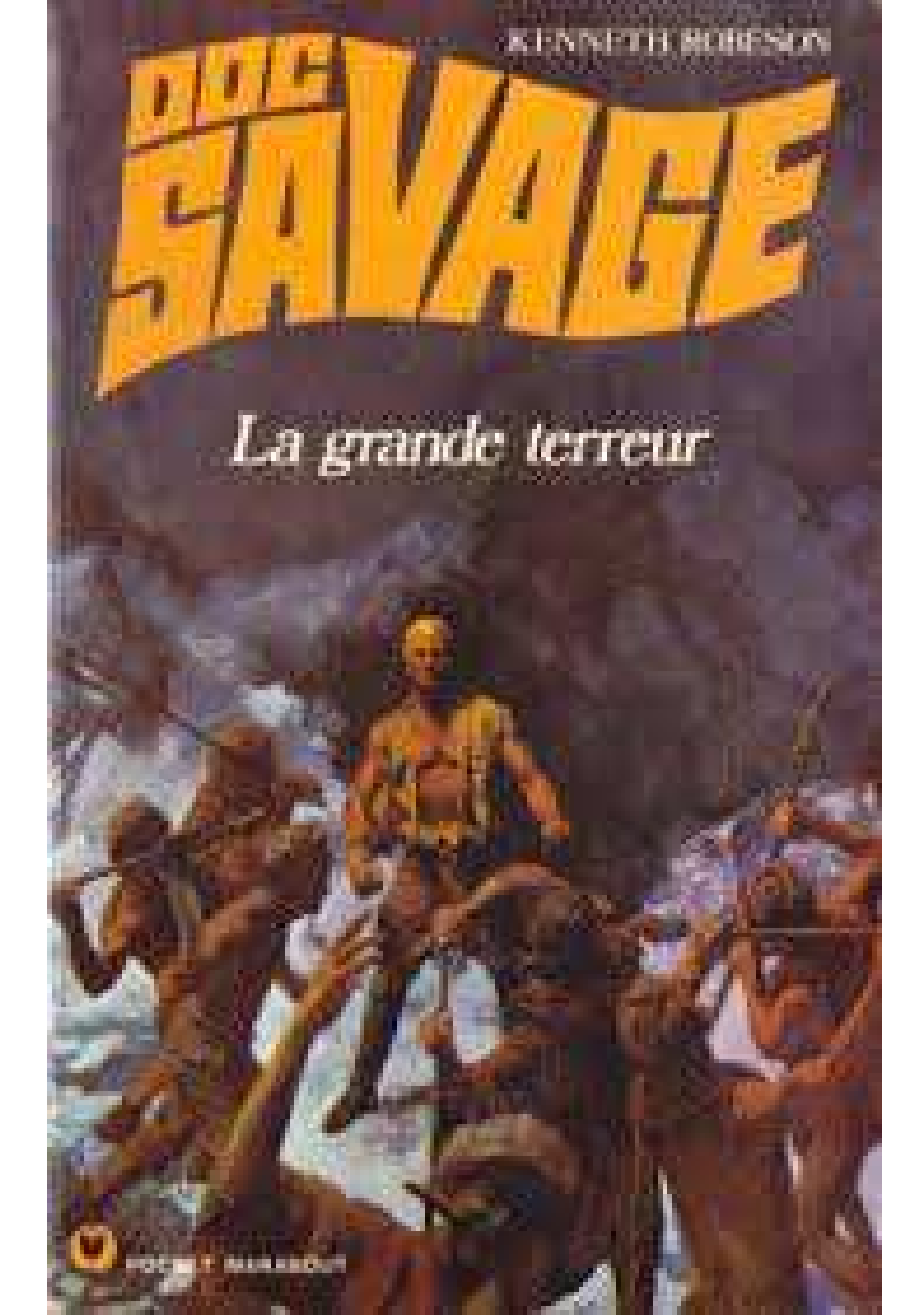


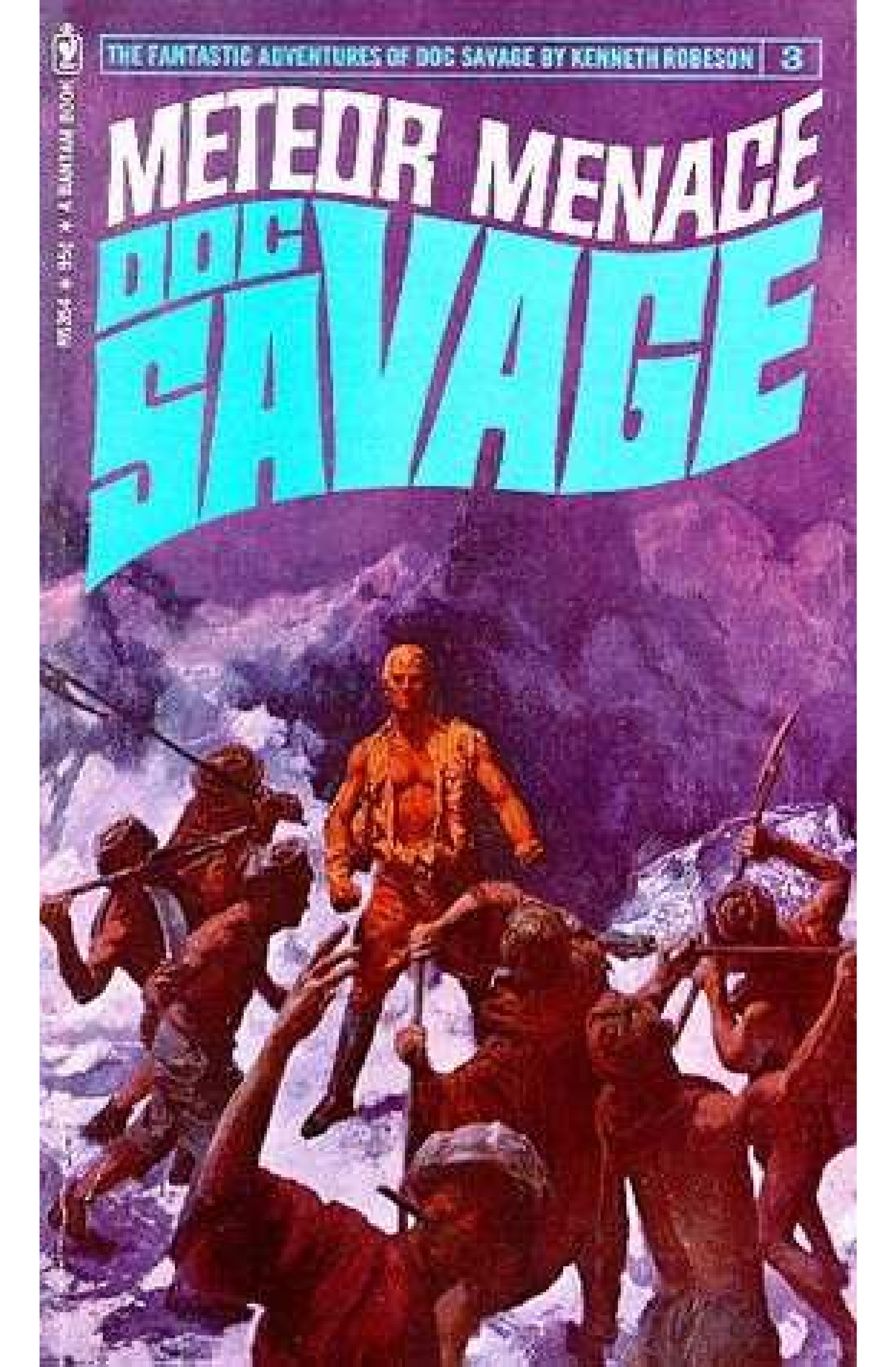
POCKET MARABOUT

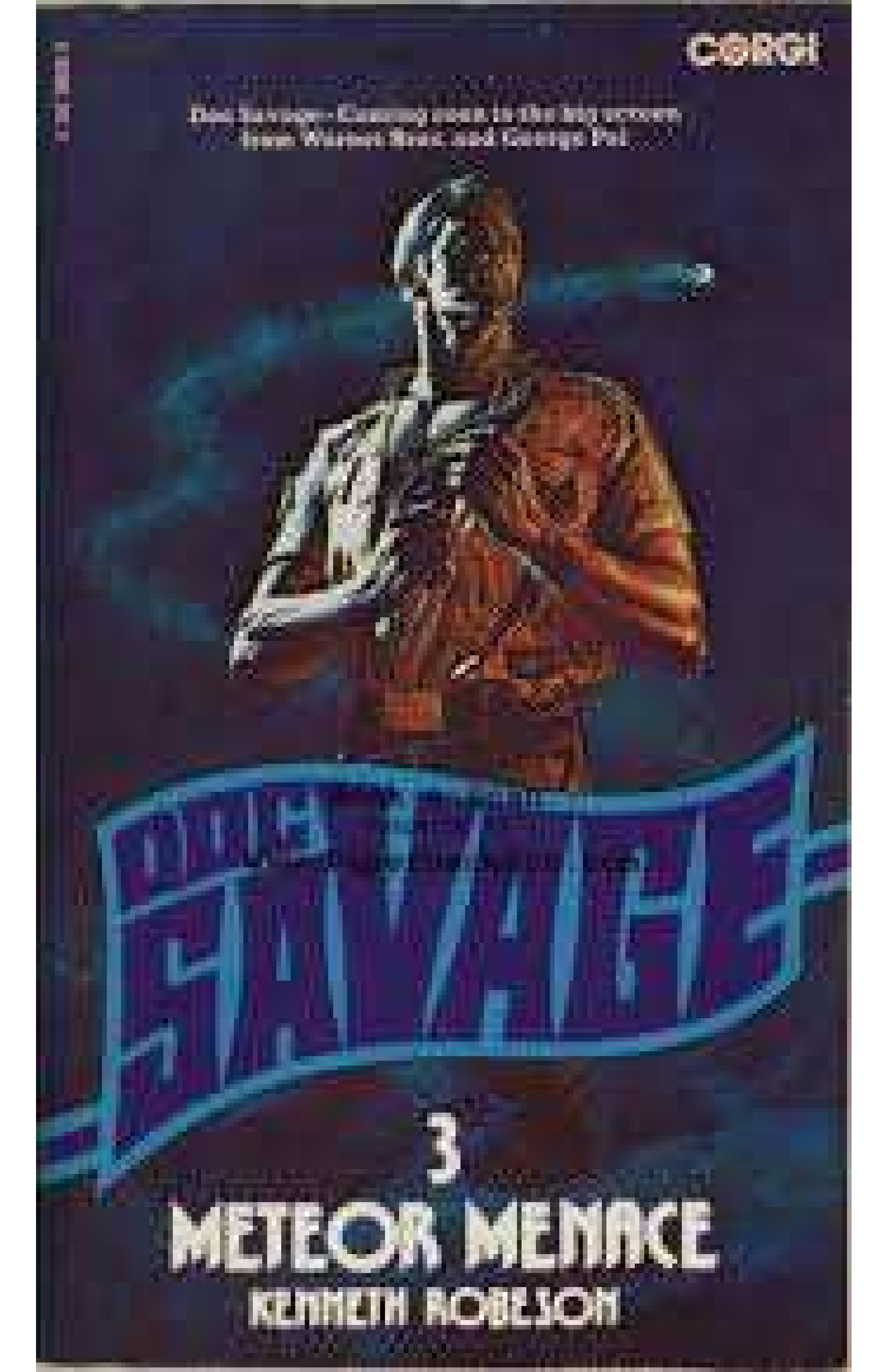
DOC SAVAGE

KENNETH ROBESON

LA GRANDE TERREUR


KENNETH ROBESON
DOC
SAVAGE
La grande terreur


THE FANTASTIC ADVENTURES OF DOC SAVAGE BY KENNETH ROBESON
3
METEOR MENACE
DOC SAVAGE


CORGI
DOC SAVAGE
3
METEOR MENACE
KENNETH ROBESON

A STREET AND SMITH PUBLICATION

MAR. 1934

DOC SAVAGE

REG. U.S. PAT. OFF.

MAGAZINE

10 CENTS

METEOR MENACE

80 Page Novel

NRA

MEMBER

Kenneth Robeson

Doc Savage

La grande terreur

Be*Q*

Kenneth Robeson

Doc Savage

La grande terreur

(Meteor menace)

Traduit de l’américain par Paul Forrestier

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Classiques du 20e siècle*
Volume 301 : version 1.0

La grande terreur

Édition de référence :

Pocket Marabout.

Le couard, c'est celui qui,

dans une situation périlleuse,

pense avec ses jambes.

Ambrose Bierce.

Le timide a peur avant le danger, le lâche au milieu du danger, le courageux après le danger.

J.-P. Richter.

I

Le piège

Certains savants prétendent que les ancêtres des Indiens de l'Amérique du Sud et du Nord sont venus d'Asie.

C'est pourquoi Loo pouvait porter un poncho rutilant, se mêler à la foule d'Antofagasta, et passer pour un indigène des Andes.

Le poncho de Loo n'était pas seulement un déguisement. Il dissimulait un revolver au canon d'une longueur impressionnante, une corde, six paires de menottes et un assortiment de bombes lacrymogènes.

Loo prenait soin en marchant de ne heurter personne, afin de ne pas attirer l'attention sur l'arsenal qu'il transportait.

Quelque deux cent mille Chiliens étaient

rassemblés sur cette colline aux environs d'Antofagasta. Une grande tribune attirait tous les regards et tout le monde jouait des coudes pour s'en approcher ; cela en dépit du fait que de grands haut-parleurs étaient disposés partout.

– *Puerco !* s'écria un homme qui avait reçu un coup de coude dans le ventre, fais attention, toi, au moins !

– Je veux voir de près l'homme de bronze, dit l'autre.

Tous semblaient partager son avis, tous voulaient voir l'homme de bronze.

Derrière la tribune s'élevait un bâtiment en construction. Achevé, il serait immense. Une grande banderolle portait ces mots :

El Honor de Doc Savage

Et pour ceux qui ne comprenaient pas l'espagnol :

Cet hôpital est érigé en l'honneur

De Doc Savage

La foule était venue pour assister à une grande cérémonie en hommage à l'homme de bronze, le géant dont tout le monde parlait au Chili. Il y avait là d'austères aristocrates d'origine castillane, venus dans leurs limousines brillantes, et des Indiens noueux, basanés, descendus des hauteurs des Andes. Ces derniers ressemblaient étonnamment à des Asiatiques.

Loo, lui, était vraiment un Asiatique, mais il passait inaperçu. En fait, il était Tibétain. Beaucoup de Tibétains se font moines et obéissent à un code moral très strict. Mais Loo n'avait jamais eu cette vocation-là. Il aurait été difficile de trouver plus fieffé coquin entre l'Himalaya et le désert de Gobi.

Loo se dirigea vers un groupe d'hommes qui ne paraissaient pas partager l'enthousiasme de la foule pour l'homme de bronze. À coup sûr, eux aussi, des Asiatiques.

– Mes enfants, les apostropha Loo, ne faites pas ces figures d'enterrement !

– Si nous commettons une erreur, ça pourrait bien être notre enterrement, grommela un des hommes.

– En effet, renchérit un autre, on dit que cet homme de bronze, ce Doc Savage, est très dangereux.

– Et quand il s'y met, il paraît qu'il déchaîne l'enfer, dit un troisième.

– Et voyez ce qu'il a fait, ici, au Chili !

– Deux cent mille personnes se sont dérangées pour le voir ! Ce n'est pas n'importe qui et on ne s'attaque pas à lui sans risques.

– Assez ! cria Loo. Vous vous faites peur les uns aux autres ! Cette foule immense facilitera notre travail.

Cette conversation se tenait en un dialecte tibétain que les Chiliens autour d'eux ne pouvaient pas comprendre.

Mais Loo se rendait compte qu'il n'avait pas convaincu ses hommes. À plusieurs reprises, ils avaient levé les yeux vers le ciel d'un air inquiet.

– Ah ! C'est donc cela ! dit Loo d'une voix

dure.

Les Tibétains haussèrent les épaules sous leurs ponchos, et gardèrent le silence.

– Vous avez peur du météore bleu !

– Eh bien oui, avoua un homme, nous avons peur de lui.

– Et si le météore bleu ne pouvait plus être contrôlé, dit un autre en frissonnant de peur. Vous savez ce qui nous arrivera dans ce cas-là !

Cette fois Loo paraissait impressionné. Quelle que fût la nature de ce météore mystérieux, il inspirait visiblement une grande terreur à ces bandits qui n'avaient pourtant pas froid aux yeux.

– Nous nous tiendrons à une distance suffisante, reprit Loo. Sous mon poncho, j'ai un revolver pour donner le signal. Dès que l'homme de bronze apparaît, je dois tirer un coup en l'air.

– Et le météore bleu viendra ?

– Oui. Il viendra.

Ils fendirent la foule sans jouer des coudes, pour ne pas attirer l'attention.

– À distance suffisante, qu’est-ce que ça veut dire ? demanda un Tibétain.

– Ça veut dire une grande distance ! murmura un autre.

– Une centaine de mètres, dans ce cas-ci, dit Loo.

– Mais le météore bleu atteint les hommes à des kilomètres de distance...

– Cent mètres ! répéta Loo. Cette fois-ci, sa puissance est réduite.

Loo et ses compagnons se dirigèrent vers un stand où l’on vendait de la bière et des fruits. Ils se tenaient dans l’ombre, sans se douter que quelqu’un les observait intensément.

C’était une jeune femme ; son regard exprimait la haine en même temps que la terreur. Elle était très belle, sûrement une des plus jolies femmes d’Antofagasta.

Soudain elle se faufila à travers la foule jusqu’à l’estrade. Elle regardait de tous côtés avec angoisse. Nettement plus grande que les

Chiliens, elle dépassait de la tête même les hommes. C'était une Américaine en quête de compatriotes. Elle s'adressa à un Chilien.

– Il faut que je parle à Doc Savage ! C'est très important ! Où puis-je le trouver ?

– *No sabe el Ingels*, répondit le Chilien.

La jeune femme secoua la tête d'un air exaspéré. Elle ne parlait pas l'espagnol. Elle continua ses recherches et aperçut enfin deux Américains. Mais ils formaient une paire tellement bizarre qu'elle s'arrêta pour les regarder.

Le premier des deux Américains paraissait descendre tout droit du gorille. Ses bras étaient d'une longueur inhabituelle ; il aurait presque pu marcher à quatre pattes !

Il avait une grande bouche, un nez apparemment écrasé par de nombreux coups de poing et des oreilles informes, dont l'une avait été perforée par une balle de revolver.

Ses cheveux épais et roux lui descendaient

jusqu'aux sourcils et ne semblaient pas recouvrir beaucoup de cervelle. Pourtant c'était là Andrew Blodgett Mayfair, dit « Monk », un des plus grands chimistes du monde et ancien lieutenant-colonel de l'armée américaine. Il faisait partie du groupe de cinq hommes qui accompagnaient Doc Savage dans ses aventures à travers le monde.

Sous le bras, ce géant simiesque portait une grande boîte d'où sortaient des grognements bizarres.

L'autre Américain était très élégant, de loin le mieux habillé de toute la foule qui attendait. Il avait un nez accusé, des yeux brillants et des lèvres mobiles qui indiquaient un orateur entraîné. Il tenait à la main une canne noire.

C'était le brigadier général Théodore Marley Brooks, un des avocats les plus rusés qui soient jamais sorti de Harvard. On l'appelait « Ham » ; il était lui aussi un des inséparables compagnons de Doc Savage. Sa canne, sous une allure parfaitement innocente, dissimulait une épée.

Ham aurait probablement donné sa vie pour Monk, mais à les entendre, ils étaient prêts à se

dévorer vifs.

– Tu as emmené ce cochon avec toi, rien que pour m'embêter, lança Ham en désignant la boîte avec sa canne.

– Pas du tout ! Tu sais bien que j'emmène Habeas Corpus partout où je vais, et...

Monk avala le reste. Ses petits yeux étincelants venaient de se fixer sur la très jolie fille qui précipitait vers lui.

– Messieurs, de grâce, dites-moi où je peux trouver Doc Savage ?

Monk et Ham gardèrent le silence et examinèrent la jeune femme.

– C'est important ? demanda enfin Ham.

– C'est capital !

Les deux hommes échangèrent un regard. La jeune femme paraissait sérieuse.

– Est-ce que Doc Savage vous connaît ? s'enquit Monk.

– Je m'appelle Rae Stanley. Mon père est le professeur Elmont Stanley. Mr Savage ne me

connaît pas, mais il connaît sûrement mon père.

– Pourquoi voulez-vous voir Doc ?

Rae Stanley secoua la tête.

– Je ne peux pas vous le dire. Il faut que cela reste strictement entre Doc Savage et moi.

– Vous ne saviez pas que nous appartenions au groupe de Doc Savage ? dit Monk.

La jeune fille ouvrit de grands yeux et battit des mains.

– Quelle chance ! cria-t-elle. Alors je peux vous transmettre le message et retourner là-bas ! Je cours un danger mortel ici.

– Vous voulez dire qu'en venant ici pour avertir Doc vous preniez un risque ?

– Je risque ma vie !

– Et contre quoi voulez-vous mettre Doc en garde ?

La jeune fille leva la tête et regarda le ciel avec angoisse.

– Le météore bleu ! dit-elle dans un souffle. Je suis venue pour avertir... oh-h-h, voilà Shrops !

Elle porta les mains à sa bouche pour étouffer un cri d’horreur. Elle resta comme clouée au sol pendant quelques secondes, puis elle se baissa et disparut dans la foule.

II

L’enlèvement

Monk et Ham se retournèrent et fouillèrent la foule des yeux. Elle était composée en majeure partie d’Indiens des Andes et de « Cholas » ou sang-mêlé, mais il y avait aussi des Chiliens au teint si clair que, n’était la taille, on aurait dit des Suédois. On y voyait aussi un certain nombre d’Américains, pour la plupart des ingénieurs travaillant dans l’industrie chilienne du nitrate.

Un individu attira l’attention de Monk et de Ham. Il avait l’air d’une pomme flanquée de bras et de jambes. Il portait un veston couleur fauve, un pantalon rayé et un chapeau melon gris.

Dès qu’il se rendit compte que Ham et Monk s’intéressaient à lui, il se mit à parler. Il avait un

fort accent cockney, le dialecte du peuple londonien.

– Qu’est-ce qui se passe ?

– C’est ce que nous voudrions savoir, grommela Monk.

– La petite avait l’air bizarre, dit le Cockney. Elle a dû voir derrière moi quelque chose qui l’a terrifiée.

– Vous ne vous appelez pas Shrops, par hasard ?

– Moi ? Pas du tout !

– Essayons de retrouver la fille, murmura Monk à l’oreille de Ham.

Ham tourna légèrement le pommeau de sa canne, libérant ainsi l’épée prête à jaillir.

– O. K. Allons-y !

Le Cockney les regarda s’éloigner ; il se dressa sur la pointe des pieds pour ne pas les perdre de vue. Monk, en se retournant brusquement, aperçut son manège.

– Je me demande si ce n’était pas Shrops ?

– Qu’est-ce qui te le fait croire ?

– Ben, il avait l’air décontenancé...

– Qui n’aurait pas été décontenancé par le comportement de cette fille ?

– Plus vite ! s’énerva Monk. Laisse-moi passer devant.

Levant d’une main la caisse contenant sa mascotte et de l’autre écartant les Indiens, Monk se fraya un passage à travers la foule compacte. Ham le suivait de près en essayant d’apercevoir la jeune femme. Comme Rea Stanley était nettement plus grande que les Chiliens, elle aurait dû se détacher assez facilement sur la mer de mantilles, de chapeaux de paille et de ponchos.

– Zut, alors, dit Ham, je ne la vois pas !

Ils s’arrêtèrent et regardèrent avec soin autour d’eux. Aucune trace de la belle jeune femme, porteuse d’un message si urgent pour Doc Savage.

– Je voudrais bien revoir ce Cockney, grogna Monk. Pour moi, il avait quelque chose de suspect !

Monk et Ham revinrent à l'endroit où ils avaient laissé le Cockney.

– Disparu !

– Je parie que tu avais raison, ça devait être Shrops ! dit Ham pensivement.

Il y eut un grésillement dans les haut-parleurs. Monk attrapa Ham par le bras.

– Dis donc, tu oublies que Doc t'a envoyé ici pour faire un discours !

– Mais si cette fille avait vraiment quelque chose d'important à transmettre... objecta Ham.

– Peut-être qu'on la verra du haut de l'estrade. Viens !

Le grand chimiste à la démarche simiesque et l'avocat tiré à quatre épingles se dirigèrent vers la tribune.

Un notable chilien, après en avoir gravi les marches, s'était campé derrière la batterie de micros. Il écarta les bras pour demander le silence et s'adressa à la foule :

– Nous espérons toujours que le héros du Chili, le grand homme de bronze, nous fera l'honneur d'assister à cette cérémonie. Mais, comme vous le savez tous, il n'est pas de ceux qui recherchent les acclamations publiques. C'est pourquoi il m'a informé qu'il ne serait pas présent parmi nous.

Un profond silence s'installa dans la foule. La mer humaine s'était figée, à l'exception de l'endroit où Ham et Monk se frayaient un passage à coups de coudes.

– Mais je garde pourtant l'espoir, continua l'orateur, qu'il viendra quand même. Et en attendant, je vais vous donner quelques précisions sur cet homme prestigieux, auquel le Chili doit tant... Doc Savage, l'homme de bronze, est un être comme le monde n'en a jamais vu. C'est une sorte de surhomme, un colosse par l'esprit autant que par le corps, entraîné dès son enfance en vue d'une carrière exceptionnelle.

L'orateur fit une pause pour mesurer l'effet de ses paroles, puis continua :

– Par des exercices quotidiens, pratiqués depuis son plus jeune âge, Doc Savage a atteint un développement musculaire fantastique, une puissance physique auprès de laquelle la force de Samson n'est rien. En outre, ses connaissances intellectuelles n'ont pas de limites. Doc Savage est un mélange savant de force musculaire et de perfection mentale, mis au service d'une vocation particulière. Il combat le mal partout où il se trouve, et cette mission le mène dans les coins les plus reculés du monde. Sa dernière mission, vous le savez, l'a appelé au Chili. Il s'est attaqué à une bande de malfaiteurs redoutables qui voulaient s'emparer de l'industrie du nitrate afin de fournir des explosifs à une nation européenne particulièrement belliqueuse...

Monk et Ham gravirent les marches de la tribune, tout en essayant de repérer le Cockney et la jeune Américaine.

– Doc Savage a refusé toute rémunération pour ses services, continua l'orateur, mais il a demandé qu'on érige un hôpital à cet endroit afin de donner des soins gratuits à tous les pauvres du Chili. Les travaux ont commencé, et nous

sommes ici pour marquer l'importance de cette entreprise. Nous espérons que Doc Savage ne tardera plus...

Ham s'avança, et fit signe au Chilien qu'il voulait s'adresser à la foule.

– J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer, dit Ham dans un espagnol parfait. Vous avez tous entendu que Doc Savage est un homme modeste. Il n'aime pas poser au héros en public. C'est pourquoi il ne sera pas des nôtres aujourd'hui.

Un murmure de déception s'éleva de la foule. Elle ne verrait pas le fameux homme de bronze...

– Ham ! regarde ! là, près du coin de l'hôpital !

Les mots de Monk avaient atteint les micros et des milliers de têtes se tournèrent vers le coin de la construction.

– C'est Rae Stanley ! rugit Ham.

La jeune femme se débattait au milieu d'un groupe d'hommes basanés.

Monk dévalait déjà les escaliers de la tribune, tenant sa caisse au-dessus de la tête. Ham se précipita derrière lui.

Monk fonçait à travers la foule comme un boulet de canon. Ham avait du mal à le suivre. Soudain des mains l'attrapèrent par les chevilles. Il tomba de tout son long, enseveli aussitôt sous une avalanche d'individus.

– Monk ! Monk !

Monk se retourna d'un bond. Il déposa sa caisse et se jeta dans la bagarre en rugissant. Ses mains velues s'abattirent sur les nuques de deux gaillards ; leurs têtes s'entrechoquèrent violemment et ils s'écroulèrent comme des pantins disloqués.

Ham réussit à se redresser. Il tira son épée qui flamboya au soleil et la dirigea vers un assaillant. L'homme se rejeta en arrière, les yeux exorbités, sentant déjà l'acier s'enfoncer dans sa poitrine. Mais Doc Savage et ses compagnons avaient pour principe de ne jamais tuer. Ham détourna la lame qui atteignit le type à l'épaule. Et alors se produisit une chose étonnante. L'homme ferma

les yeux et laissa tomber les bras ; il avait l'air de s'endormir. Il tomba lourdement sur le sol.

La pointe de l'épée de Ham était enduite d'un produit qui, en pénétrant dans la chair, provoquait une perte de conscience instantanée.

Les assaillants lancèrent des ordres et des jurons dans leur langue.

– Ce sont des Tibétains ! cria Ham.

Monk ouvrit la bouche pour répondre mais au même instant on entendit un coup sourd. Monk vacilla et ses genoux fléchirent. Un Tibétain lui avait assené un coup de crosse sur le crâne.

Ham se baissa vivement. Trop tard. Il reçut à son tour un violent coup sur la tête et il se sentit sombrer dans une mer d'encre.

Les Tibétains ramassèrent les deux Américains et leurs propres blessés, sans oublier la caisse contenant Habeas Corpus, le porcelet. Ils s'ouvrirent un passage dans la foule en menaçant les premiers rangs de leurs armes.

Au coin de l'hôtel, Rae Stanley avait fini par

succomber. Loo dirigeait les opérations. Il était furieux.

– On vous avait bien dit de ne pas venir ici ! cria-t-il à la jeune fille. Ça vous apprendra !

– Dites à vos hommes de me lâcher !

Loo lui adressa un mauvais sourire.

– Vous êtes venue ici pour prévenir Doc Savage !

Pour toute réponse, Rae Stanley envoya un violent coup de pied dans les tibias d'un de ses gardiens.

– Allons ! ordonna Loo. Emmenez cette tigresse !

Le groupe s'éloigna rapidement. Soudain il rencontra un policier d'Antofagasta.

– *Que hay ?* cria celui-ci. Qu'est-ce qui se passe ?

Loo n'essaya même pas de discuter. Il se contenta de lever son revolver d'un air résolu.

Le policier comprit que l'autre ne plaisantait pas. Il recula vivement en murmurant :

– *No, señor !*

Loo ricana et garda le doigt sur la détente.

III

L’homme de bronze

Ce qui se passa ensuite, Loo ne le comprit pas clairement. Il se souvint d’un bruit étrange, un bruit qu’il entendait pour la première fois de sa vie, et qu’il n’oublierait plus.

C’était un son inquiétant, qui défiait toute description ; peut-être ressemblait-il au chant d’un oiseau fantastique au fond de la jungle ou au murmure du vent à travers les dents de gigantesques stalactites. Le plus saisissant, c’est que ce bruit semblait venir de partout et de nulle part.

On pouvait être sûr que les Indiens qui avaient assisté à la scène, la raconteraient inlassablement à leurs proches lorsqu’ils seraient retournés dans leurs Andes natales.

Une grande forme de bronze avait jailli de la foule comme un éclair !

Et ce bruit fantastique venait de Doc Savage lui-même ! C'était une chose qu'il ne contrôlait pas et qui naissait dans les moments de tension extrême. Parfois le son précédait immédiatement une action fulgurante, parfois il était le signe de la perplexité. Mais toujours il annonçait la présence du géant de bronze.

Doc Savage avait des mains aux tendons énormes, tels des câbles puissants. Une de ces mains s'était abattue sur le bras de Loo.

La douleur était telle que Loo pressa la détente de l'arme qu'il tenait à la main et que le coup partit. Le revolver lui échappa et Loo voulut sortir son pistolet d'alarme. Mais il ne tira pas. Il pensa au météore bleu et à l'horreur que le signal déchaînerait. Il ne tenait pas du tout à appeler le météore quand il était lui-même sur les lieux. Il laissa tomber aussi le pistolet.

À ce moment les yeux de Loo rencontrèrent ceux de Doc Savage. Loo sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Une lueur dorée brillait d'une

manière terrifiante au fond des orbites du géant de bronze.

Les autres Tibétains se précipitèrent au secours de leur chef. Le policier à qui Doc avait sauvé la vie fut assommé d'un coup de crosse.

Ce qui suivit alors allait également devenir légendaire pour tous les assistants. Car, de ses mains nues, Doc régla leur compte à une demi-douzaine d'hommes pourtant décidés. Et Loo fut parmi les premiers à mordre la poussière. Rae Stanley, de son côté, ne resta pas inactive. Elle possédait une force étonnante et qu'on ne s'attendait pas à trouver chez une si jolie personne. D'un direct au menton, elle envoya au sol le Tibétain le plus proche. Mais un autre homme brun leva son arme, prêt à tirer. Au même instant, Doc, qui semblait voir tout à la fois, envoya rouler le type à deux mètres de là. Doc prit alors la jeune femme par le bras et l'écarta du combat.

– Filez ! Filez ! dit-il en la poussant dans la foule.

La voix de Doc Savage était aussi surprenante

que son apparence physique. C’était un curieux mélange de vitalité débordante et de puissance contenue.

Doc eut vite fait de se débarrasser du restant de la bande. Après quelques minutes, ils gisaient tous la face contre terre.

L’homme de bronze se dressa sur ses pieds et chercha des yeux la jeune Américaine.

Pour le moment, elle était en sécurité.

Doc s’avança et il y eut un grand mouvement dans la foule. Les gens se pressaient de toutes parts pour toucher le héros.

Mais Doc se jeta brusquement vers la gauche. Il atteignit un des piliers qui soutenaient la tribune et se hissa rapidement au sommet.

Doc avait aperçu l’autre bande de Tibétains qui s’était emparé de Monk et de Ham. Il avait assisté à la scène d’une fenêtre de l’hôpital en construction. Comme c’était la jeune femme qui était le plus près de lui, il s’était d’abord préoccupé de la défendre.

Doc découvrit bientôt ses deux compagnons. Ils étaient entraînés vers des voitures garées dans un vaste parking.

Doc plongea de nouveau dans la foule. Mais cette fois il fendit les rangs avec vigueur, car il n'y avait pas une minute à perdre. Quand il arriva enfin au parking, il se baissa et se glissa furtivement entre les autos. Il entendit les cris des Tibétains qui cherchaient à voler une voiture. La plupart de celles-ci étaient verrouillées et les bandits commençaient à s'énerver.

Doc avait déjà conçu un plan. Il dépassa le groupe et avisa le véhicule qu'il lui fallait. C'était une voiture découverte dont le coffre était très vaste et que Doc essaya d'ouvrir. Il était fermé à clef. Doc tira brièvement sur la poignée et la serrure se brisa d'un coup sec. Le coffre était vide. Doc le laissa ouvert et sauta dans la voiture. Il sortit de sa poche une lame de métal flexible et se mit au travail. Aucune serrure ne lui avait jamais résisté et après deux minutes le système antivol rendit l'âme.

Doc mit le moteur en marche, puis il retourna à l’arrière de la voiture, se glissa dans le coffre, le referma sur lui et attendit.

IV

La lueur bleue

Le bruit du moteur était l'appât du piège que Doc avait tendu.

Bientôt des pas s'approchèrent et une voix s'écria en tibétain :

– Une voiture prête à partir ! Qui d'entre vous sait conduire ?

– Moi ! dit une voix.

– Alors, prends le volant ! dit le chef. Mettez les prisonniers sur le siège arrière et tenez les à l'œil ! Qu'est-ce qu'il y a dans cette boîte ? Qu'est-ce que ces grognements ?

– C'est un cochon, chef.

– Un cochon ? Vraiment, ces Blancs m'étonneront toujours ! Mais prenez aussi le

cochon. Il est peut-être plus important qu'il n'en a l'air.

Un des hommes murmura soudain :

– Le sage n'emporte pas avec lui le chevreuil qu'il a abattu dans la forêt interdite.

– En effet, grommela un autre. Pourquoi les deux prisonniers ?

– Vous parlez trop ! dit le chef. Les ordres sont de les ramener, pas de les abattre. Dépêchez-vous, crétins ! et n'oubliez pas nos propres blessés !

La voiture démarra en soulevant un nuage de poussière. Elle sortit du parking en faisant crisser les pneus et prit la route en rugissant de la puissance de tous ses chevaux.

Doc entrouvrit le coffre et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il lui semblait qu'on prenait la direction des collines.

Doc referma le coffre. Il était satisfait. Bien sûr, il aurait pu libérer ses hommes dans le parking. Mais il avait autre chose en tête. Il voulait suivre les Tibétains et mettre la main sur

leur chef. Il voulait en avoir le cœur net.

Après quelque temps, la voiture ralentit et roula en cahotant sur un chemin de campagne. Habeas Corpus, le porcelet, poussait des grognements dégoûtés. Après quelques virages serrés, ils s'arrêtèrent. Le chauffeur coupa le contact et Habeas Corpus cessa de grogner.

– Nous allons emmener les deux Américains dans le repaire, dit le chef. Toi, va voir dans le coffre de la voiture si tu n'y trouves pas de quoi transporter ces types.

Doc entendit des pas qui contournaient la voiture et qui s'arrêtèrent à sa hauteur.

Le Tibétain qui ouvrit le coffre était gros et gras. Il allait recevoir le choc de sa vie.

Une main se planta sur sa gorge, une autre lui ferma la bouche. L'homme fut complètement paralysé par la poigne d'acier de Doc, qui sortit du coffre sans le lâcher. Malheureusement, il fut découvert.

– Le diable de bronze ! hurla quelqu'un.

Les Tibétains qui étaient en train de sortir

Ham et Monk de la voiture, se retournèrent ébahis. Gênés par leurs longs ponchos, ils essayèrent frénétiquement de sortir leurs revolvers.

Doc en profita pour leur lancer son prisonnier dans les jambes, avec une force terrifiante. Le projectile humain renversa deux Tibétains qui en entraînèrent un troisième dans leur chute. Il en restait deux. En trépignant, ils essayaient de dégainer. Mais déjà ils roulaient par terre, assommés par deux directs au menton. Doc se retourna alors vers les hommes qui tentaient déjà de se relever et les assomma à leur tour.

Puis il bondit vers la voiture. Monk, toujours inconscient, avait glissé par la portière. Ham était derrière lui, couché en travers de la caisse du porcelet. Au fond, inanimés eux aussi, il y avait les victimes de Monk et de Ham.

Doc sortit les corps de ses compagnons et comprit soudain la raison de leur immobilité : ils avaient été chloroformés. Un mouchoir qui dégageait une odeur fade et sucrée gisait sur le plancher de la voiture.

Doc examina les environs. Il se trouvait dans une gorge sauvage, flanquée de rochers qui se dressaient de toutes parts. Ici et là, poussait un arbuste décharné.

Un peu plus loin une petite construction s'accrochait à la montagne. Elle était couverte de tuiles rouges et un enclos enfermait des lamas. Ces bêtes laineuses, têtes hautes, ressemblaient à des chameaux sans bosses.

Un sentier étroit montait vers la maison.

L'homme de bronze ne prit pas le sentier. La colline était semée de blocs erratiques et Doc se glissa de l'un à l'autre. Il prit soin d'éviter l'enclos des lamas pour ne pas donner l'éveil.

Au contraire de la plupart des habitations d'Amérique du Sud, les fenêtres de la maison n'étaient pas bardées de fer. Elles n'avaient même pas de vitres.

Doc se hissa silencieusement à l'intérieur de la maison. Il resta un moment figé, à quatre pattes.

Les exercices quotidiens que Doc pratiquait

depuis son enfance ne concernait pas seulement le développement musculaire. Doc s'entraînait aussi à déceler des ondes sonores, inaudibles pour une oreille normale ; il en allait de même pour son odorat, et à présent son flair extraordinaire l'informait que la maison était vide.

Il parcourut rapidement toutes les pièces. Il découvrit une petite armoire contenant du lait, du beurre et du thé tibétain.

Dans un coin, une pile de valises couvertes d'étiquettes de voyages. C'étaient des étiquettes de la douane, et les dates qui y étaient inscrites prouvaient que les Tibétains n'étaient arrivés dans le pays que depuis quelques jours.

Mais Doc ne trouva rien qui pût le renseigner sur l'identité du chef de la bande, ni sur ses activités.

Doc entendit soudain des cris. Il bondit au-dehors, par la fenêtre.

C'était Monk. Le chimiste était revenu à lui et était penché sur Ham. Le porcelet geignait à ses

côtés. Au même instant Ham se redressa. L'avocat regarda autour de lui et sans rien dire il se traîna jusqu'à la voiture. Il cherchait sa canne : sans elle, il était perdu.

Doc aperçut tout à coup quelque chose vers la droite. À plusieurs kilomètres de là, sur le sommet d'une montagne, quelque chose avait bougé. Doc distingua une silhouette humaine. Sans aucun doute, on les observait.

La silhouette leva la main et une flamme s'éleva dans le ciel. C'étaient manifestement un signal.

En réponse à la fusée, le ciel vira soudain au bleu – non pas le bleu de l'espace interstellaire, mais un bleu étrange, électrique !

La lueur fantastique devint de plus en plus brillante, presque aveuglante ! Elle était accompagnée d'un sifflement qui, lui aussi, allait croissant. Le son avait quelque chose de diabolique. Il déchirait les oreilles.

En bas, Ham et Monk se cachaient le visage, épouvantés.

– Mettez-vous à l'abri ! hurla Doc.

Mais, hélas, le bruit assourdissant couvrait ses paroles.

Doc ramassa une grosse pierre et la lança en direction de ses hommes. Elle n'arriva pas jusqu'à eux, mais elle déclencha une petite avalanche qui attira leur attention. Ils aperçurent enfin Doc, qui fit un grand geste.

Ham et Monk grimpèrent rapidement de l'autre côté de la gorge. Doc escalada à son tour le rocher le plus proche. Il grimpait en faisant des bonds prodigieux. Arrivé au sommet, il redescendit de l'autre côté, sans se retourner. Finalement, il se jeta dans une grande crevasse. Il attendit sans bouger.

Le sifflement avait encore augmenté. Doc n'avait jamais rien entendu d'aussi terrifiant.

Le phantasme, ou quoi que ce fût, semblait fondre sur la vallée. Le bruit était infernal. Doc avait l'impression que sa tête allait éclater.

À quelques mètres de Doc, un serpent prenait le soleil sur un rocher. Mais sous l'effet de la

lueur bleue et du sifflement, le reptile se mit à se contorsionner, et, soudain, à se mordre la queue.

Et puis, d'un seul coup, la lueur disparut. Le sifflement diminua rapidement, entraînant avec lui son mystère.

Doc sortit de la crevasse. Il ne vit plus rien. Il escalada de nouveau la colline. Deux fois, il trébucha, comme saisi de vertige. Il était intrigué par ces défaillances : la lueur bleue l'avait affecté d'une manière, ou d'une autre.

Arrivé au sommet, il chercha des yeux Monk et Ham. Ils restaient invisibles. Doc continua et arriva bientôt à la voiture autour de laquelle les Tibétains assommés étaient toujours éparpillés.

– Monk !...

Il n'y eut pas de réponse. Doc traversa le chemin et se mit à grimper de l'autre côté. Des pierres fraîchement retournées lui servaient de points de repère.

– Ham !...

La voix puissante de Doc résonna dans la vallée. Toujours pas de réponse.

Alors Doc aperçut Habeas Corpus, le porcelet.

L'animal avait des oreilles si grandes qu'elles lui servaient presque de rames. D'habitude, il était drôle à regarder. Mais en ce moment, il faisait presque peur.

Doc l'appela doucement, mais le porcelet ne bougea pas. Ses pattes étaient rigides. Ses yeux, ses oreilles, sa queue, tout était figé. Doc se pencha pour le toucher. Il n'eut pas la moindre réaction.

– Monk ! Ham !...

Doc monta plus haut encore et répéta son appel.

C'est alors qu'il entendit un son. Un son à vous glacer le sang. C'était une voix humaine, mais elle n'était pas articulée et rien n'en brisait la plainte infinie. Ce n'était rien d'autre que des cordes vocales pincées par un désespoir profond.

Doc fit encore quelques pas. Il découvrit enfin ses deux compagnons.

Ils étaient horribles à voir.

Doc avait devant lui deux hommes dépourvus

de cerveaux. Non pas qu'il y eût eu une opération physique ; mais c'était l'évidence même du vide mental.

Ils étaient parfaitement immobiles. Quand Doc leur adressa la parole, ils prirent la fuite comme de pauvres créatures affolées. Ils se cognaient aux rochers et ne semblaient ressentir aucune douleur. Et toujours cette plainte interminable, hideuse...

À un moment donné, Ham se retourna et se dirigea vers Doc les bras étendus. Doc le ceintura et Ham se débattit furieusement. Ses forces semblaient tout à coup décuplées.

– Arrête ! cria Doc.

Ham ne semblait pas comprendre. Ses poings continuaient à battre l'air autour de lui. Il cherchait à mordre comme un chien enragé.

Soudain, sans raison apparente, il se calma. Ses yeux étaient sans expression et ses lèvres violettes pendaient tristement.

– Ham !

L'avocat toucha son oreille comme si elle le démangeait.

Doc tendit le bras et toucha doucement l'œil de son compagnon. Les paupières ne réagirent pas, mais Ham fit un geste convulsif, comme s'il voulait arracher son œil. Et toujours cette plainte inarticulée...

Quelque chose d'absolument nouveau, de totalement inconnu était arrivé aux hommes de Doc lors du passage du phénomène bleu.

Doc retourna à la voiture. Dans une boîte à outils, il trouva suffisamment de corde pour ligoter Ham, Monk et les Tibétains.

À ce moment, un des Orientaux se releva et Doc constata que les Tibétains avaient été frappés par le même mal mystérieux.

Doc chargea tous les corps dans la voiture, y compris Habeas Corpus. Il démarra en direction de Antofagasta.

V

Mauvaise rencontre

La route gravissait de nombreuses collines. Du haut de celles-ci on apercevait l'hôpital en construction et la foule qui ne s'était pas encore dispersée.

Dans cette foule bigarrée il y avait une jeune femme qui jouait des coudes en jetant des regards angoissés autour d'elle. Rae Stanley avait jugé plus sûr de rester là, au milieu de cette mer humaine qui n'avait pas cessé de s'agiter. Elle avait vu les Tibétains que Doc avait assommés se relever et disparaître.

Maintenant elle était presque sortie de la foule et elle se retourna pour examiner les environs immédiats. Elle poussa un cri de terreur et voulut se mettre à courir. Trop tard ! Un homme l'avait

saisie par le bras.

– Pas très contente de me voir, hein ?

– Shrops !

– Ça fait un moment que je t’avais à l’œil !

La jeune fille lui lança un regard méprisant et ne répondit pas.

– Alors, comme ça, on a essayé d’avertir Savage ? Tu as pris tes jambes à ton cou quand tu m’as vu, tout à l’heure, alors que tu discutais le coup avec ce gorille et le type à la canne !

– Oui ! Et j’ai tout entendu, hier soir, quand vous formiez vos sinistres plans !

– Comment as-tu fait pour sortir de ta chambre ?

La jeune fille garda le silence.

Shrops, d’un air inquiet, regarda un moment les montagnes, au loin, puis il reprit :

– Tu n’imagines pas comment je pourrais te faire payer ce que tu viens de faire ? Et si j’envoyais un câble au Tibet ?

La jeune fille pâlit affreusement.

– J’y... ai... pensé... dit-elle avec difficulté.

– Écoute, si tu es sage, on verra. Allez, en route !

Le Cockney tapota sa poche d’un air menaçant. Elle contenait visiblement un revolver.

– Et si tu cries, ton compte est bon, compris ? Viens !

La jeune fille ne bougea pas. Elle semblait absolument désespérée, prête à risquer sa vie plutôt que d’accompagner le Cockney.

– Ne fais pas l’idiote ! Si je devais te tuer, j’enverrais quand même le câble au Tibet, dis-toi bien ça !

Mais si tu m’obéis, tu t’en tireras peut-être !

Une lutte terrible se lisait sur les traits de Rae. Elle semblait craindre plus que la mort une terrible vengeance que l’homme avait le pouvoir de déclencher ou d’écarter.

– Vous... Vous... articula-t-elle.

Mais elle suivit le Cockney.

Une demi-heure plus tard, ils arrivèrent à une petite posada à quelques kilomètres de la ville. C'était une taverne d'apparence minable. En fait, elle était un repaire de bandits, bien connu au Chili.

Plusieurs Tibétains qui traînaient dans le bar ricanèrent d'une manière sinistre en apercevant la jeune femme.

– Est-ce que l'un d'entre vous a eu quelque chose à faire avec le météore bleu ? demanda tout de suite Shrops.

– Non, chef.

Shrops avait l'air inquiet. Au milieu de la foule, tout à l'heure, il avait aperçu la lueur bleue au-dessus des collines.

– Je me demande bien pourquoi il s'est montré... Ce n'était pas convenu !

Loo fit son entrée dans le bar. On voyait encore la marque violette du poing de Doc sur sa mâchoire. Il avait avec lui les Tibétains qui avaient voulu s'emparer de Rae Stanley.

– Alors, éclata Shrops, vous êtes quand même

arrivés jusqu'ici ! Bravo ! Mais moi, je veux savoir pourquoi le météore bleu s'est montré ! Pourquoi, bon Dieu de bon sang !

Loo tourna les talons sans répondre et fila en douce.

– Et toi, cria Shrops à la jeune fille, monte dans ta chambre ! Et cette fois-ci je jure que tu n'en sortiras plus !

Une voiture s'arrêta devant la taverne. Le chauffeur se précipita à l'intérieur. Shrops l'attrapa par le bras.

– Tu sais pourquoi le météore est apparu, toi ?

– Non, chef ! Moi, j'avais pour mission de détruire l'avion du diable de bronze !

– Je sais ! Mais si tu ne peux pas me renseigner au sujet du météore, pourquoi es-tu là ? Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai bien failli y laisser ma peau, chef !

– Du calme, crétin ! As-tu détruit l'avion au moins ?

– Oui, chef. Mais j'ai été poursuivi par un grand type ! Sans la voiture que j'ai volée hier soir, il m'aurait rattrapé et mon compte était bon !

– Bien, mais l'avion, tu l'as détruit ?

– Oui, j'ai fait des trous dans les réservoirs à essence et j'y ai mis le feu. Il n'en reste rien, tout a brûlé.

Shrops émit un grognement de satisfaction.

– Ça veut dire que Savage devra retourner chez lui en bateau. Et il prendra forcément le *Señorita.*

– Le *Señorita ?*

– C'est le nom qu'on lui a donné hier soir. Et c'est le bateau qui vous a amenés vous-mêmes, ici, au Chili !

– Ah bon ! Et vous croyez vraiment que Doc Savage prendra ce bateau-là ?

– Qu'est-ce qui pourrait éveiller ses soupçons ? Rien ! C'est normal, pour un paquebot comme celui-là, d'avoir un équipage oriental. De plus, c'est un excellent bateau sûr et rapide ! Cela suffira à décider ce Doc Savage.

Dix minutes plus tard un autre Tibétain arriva à la posada, hors d'haleine.

– Chef ! J'ai de mauvaises nouvelles !

– Quoi ? Au sujet du météore ? cria Shrops.

– C'est l'homme de bronze !

Le Tibétain raconta dans un souffle l'histoire du coffre et ce qui suivit.

– Moi, j'étais de garde sur la colline, chef. J'étais trop loin pour intervenir. J'ai cru bien faire en appelant le météore !

– Je commence à comprendre !

– Le météore est descendu sur la vallée, mais l'homme de bronze s'est éloigné suffisamment pour échapper à son action.

– Ou est-il maintenant ?

– Il a chargé ses hommes et les nôtres dans la voiture et il est parti vers la ville !

Shrops éclata en imprécations. Il commença par des jurons tibétains et termina en anglais.

Quand il se fut calmé, il regarda devant lui pendant un bon moment. Puis il sortit brusquement de la taverne et demanda une voiture.

– Je m'en vais voir ce Doc Savage moi-même, grommela-t-il. J'ai une fameuse idée derrière la tête !

VI

Le visiteur anglais

Doc Savage avait établi ses quartiers généraux dans un hôtel du bas de la ville, le Frio. Ce n'était pas un palace, mais il offrait tout le confort qu'on pouvait souhaiter dans un climat aussi éprouvant que celui du Chili.

Une allée menait à l'entrée de service qui se trouvait à l'arrière de l'hôtel. C'est là que Doc Savage arrêta la voiture. Il chargea les corps ligotés de Monk et de Ham sur ses puissantes épaules et gravit l'escalier de service. Par chance, il ne rencontra personne.

L'homme de bronze poussa du pied la porte des appartements occupés par lui-même et son équipe.

Deux hommes se trouvaient dans le salon. Ils

se levèrent d'un bond.

– Sainte mère ! rugit l'un des deux d'une voix caverneuse. C'était un grand gaillard anguleux, large d'épaules et doté de deux poings énormes. Sa figure très allongée exprimait une mélancolie insondable. C'était Renny, le colonel John Renwick, un ingénieur dont les travaux étaient connus sur plus d'un continent. Il avait de plus la mauvaise habitude d'enfoncer les portes à coups de poing.

– Qu'est-ce qui arrive, Doc ? demanda l'homme qui se trouvait à côté de Renny.

Un peu moins grand que ce dernier, il était très pâle, comme s'il avait toujours évité le soleil. Son front était énorme. C'était Long Tom le major Thomas J. Roberts. En fait il était beaucoup moins frêle qu'il ne le paraissait, et sa spécialité était l'électricité. Dans ce domaine, il était imbattable.

Renny et Long Tom faisaient partie de l'équipe qui travaillait avec Doc Savage.

Doc porta son fardeau dans une chambre à

coucher.

– Mes instruments ! dit-il sans plus.

Renny se précipita dans la pièce voisine et revint avec des boîtes métalliques qui contenaient les instruments médicaux de Doc. C'était un équipement très complet qui permettait à Doc d'exercer ses prodigieuses connaissances médicales, partout où il allait.

Doc se mit au travail sur Monk et Ham. Il cherchait avant tout à découvrir la nature du mal qui avait affecté ses amis.

– J'ai laissé la voiture derrière l'hôtel. Vous y trouverez des types ligotés. Montez-les ici, et n'oubliez pas le cochon de Monk !

Johnny et Long Tom sourirent d'un air profondément intrigué.

Ils revinrent bientôt avec les Tibétains, et leur surprise avait fait place à une horreur profonde.

Toutes les victimes furent déposées dans la même pièce. Johnny et Long Tom regardaient Doc sans mot dire. Ils comprenaient que leur chef était aux prises avec un mystère profond et

terrifiant.

Le temps passa. Doc ne disait toujours rien. Mais, soudain, il émit ce son si particulier qui indiquait une tension soutenue. Le son s'éleva dans la pièce pendant une minute, puis il cessa comme s'il avait été absorbé par les murs.

– Qu'est-ce que c'est, Doc ? demanda enfin Long Tom.

– Les centres nerveux du cerveau sont pratiquement paralysés.

– Vous voulez dire qu'ils en ont perdu l'usage ?

– Exactement. Ils sont incapables de penser, ou de commander à leur mouvements.

– Le cerveau est-il complètement détruit ? demanda Renny d'une voix que l'horreur faisait trembler.

Doc ne répondit pas.

Long Tom n'arrivait pas à exprimer son émotion par des mots. Il se contentait de serrer les poings.

– Tous les réflexes sont abolis, dit enfin Doc.

Avec dextérité, il injecta le contenu d'une ampoule minuscule dans les corps agités de soubresauts. Ils se calmèrent un peu.

– Ce sont de puissants calmants, dit Doc ; ils vont pouvoir dormir et récupérer.

Il se redressa et entreprit de raconter brièvement ce qui s'était passé.

– Mais cette lueur, et ce sifflement, qu'est-ce que c'était ? demanda Renny avec angoisse.

– Je t'ai raconté exactement ce qui s'est passé, répondit Doc.

La discussion fut interrompue par un bruit de pas précipités dans l'escalier ; la porte s'ouvrit violemment.

L'homme qui entrait dut baisser la tête pour ne pas se heurter au chambranle de la porte. Il était d'une taille surprenante et d'une maigreur à faire peur. Sa veste pendait comme un sac sur ses épaules étroites. Aucun tailleur au monde n'aurait tenu la gageure d'habiller correctement cette charpente dégingandée.

Cet homme, c’était William Harper Littlejohn, un des plus fameux archéologues et géologues des États-Unis. À son revers se balançait un monocle. Johnny n’était vraiment pas le type à arborer un monocle. En fait, le verre était une loupe très puissante, dont il se servait à des fins professionnelles.

Johnny était le cinquième et dernier membre de l’équipe de Doc.

– On a mis le feu à l’avion, Doc ! hurla-t-il.

Pas un trait ne bougea sur le visage de l’homme de bronze. Seule la lueur de ses yeux devint plus intense.

– Comment cela s’est-il passé, Johnny ?

– Je m’occupais de l’avion en vue du retour à New-York. Sur le côté du terrain, il y a un baraquement où se trouvent des réserves d’essence et des pièces de rechange. Je me trouvais là quand j’ai entendu une explosion. Je suis sorti et j’ai vu l’appareil qui flambait comme une torche. Le type a dû faire des trous dans les

réservoirs.

– Quel type ? demanda Doc.

– Le type que j'ai vu filer, dit Johnny en jouant nerveusement avec son monocle. Je l'ai poursuivi, mais il a sauté dans une voiture.

Johnny aperçut soudain les corps allongés par terre.

– Grands Dieux ! Qu'est-ce qui se passe ici ?

Il se précipita vers Monk et Ham, les tâta, écouta les sons inarticulés qui sortaient de leur bouche convulsée. Il se retourna, livide.

– Qu'est-ce qui leur est arrivé ?

– Leur cerveau a complètement cessé de fonctionner.

Johnny s'essuya le front d'un air égaré.

– Je n'ai jamais vu une chose pareille.

– Moi non plus, dit Doc. C'est incompréhensible.

C'est absolument monstrueux.

Et Doc raconta à Johnny ce qui s'était passé.

– Moi je n’ai pas été atteint, parce que j’ai eu le temps de m’éloigner suffisamment, dit-il en terminant son récit.

Johnny indiqua un des Tibétains avec son monocle.

– Le type qui a détruit l’avion était de la même race.

– Mais pourquoi a-t-on détruit l’avion ? se demanda Renny.

– Il y a deux possibilités, dit Doc. Ou bien on veut que nous restions ici, au Chili, ou bien on essaye de nous faire rentrer par une autre voie.

– Ce serait un paquebot, alors, je suppose ?

Doc décrocha le téléphone, s’entretint un moment avec la réception et raccrocha.

– Le prochain bateau pour l’Amérique est un petit paquebot qui s’appelle *Señorita*, dit-il Renny, va te renseigner un peu sur cette demoiselle !

L’Anglais Shrops eût été très étonné

d’apprendre que les ressorts du plan qu’il croyait si subtil avaient été démontés si aisément.

– Long Tom, dit Doc, j’ai un boulot pour toi.

– Voyons ça !

– Je veux que tu téléphones à New York, au siège de la Société américaine de Physique. Rends-toi pour cela à l’Office des Télégraphes, tout près d’ici ; ça ira plus vite.

– Et que voulez-vous savoir ?

– Essaye de savoir où se trouve le professeur Elmont Stanley en ce moment. Et informe-toi si tout est normal dans la carrière de ce personnage. Demande également des renseignements sur sa fille Rae.

– Qui est le professeur Stanley ?

– C’est un astronome réputé pour ses connaissances sur la composition des planètes. Je ne l’ai jamais rencontré, mais j’ai lu ses ouvrages.

– Vous voulez dire qu’il s’occupe de savoir de quoi sont faites les étoiles ?

– Exactement.

– Et qu’est-ce qu’il vient faire dans notre histoire ? demanda Long Tom.

– C’est sa fille, Rae Stanley, qui a accosté Monk et Ham.

– Vous la connaissiez de vue ? dit Long Tom, surpris.

Doc secoua la tête.

– Je ne l’avais jamais vue.

Mais en guise de réponse, Doc sortit une paire de petites jumelles très puissantes. Les autres avaient déjà compris. Doc possédait à fond l’art de lire sur les lèvres. En observant la jeune fille alors qu’elle parlait avec ses deux hommes, il avait compris le sens de chacun de ses mots.

– Elle a dit à Monk et à Ham qu’elle était la fille de ce professeur.

Long Tom partit pour téléphoner. Doc se remit à examiner Monk et Ham. Il leur administra encore des médicaments en vue de stimuler l’activité du cerveau, mais il n’obtint aucun résultat.

La sonnerie du téléphone retentit. Johnny prit l'appareil.

– Un type nommé John Mark Shrops veut vous voir, Doc.

Doc parut très étonné.

– C'est le type qui a fait fuir la jeune fille alors qu'elle parlait avec Monk et Ham !

– Mais comment...

– Elle a crié son nom quand elle l'a vu.

– Eh bien, ce type n'a pas froid aux yeux, c'est le moins qu'on puisse dire !

– Dis-leur de le faire monter ! ordonna Doc.

Shrops apparut quelques secondes plus tard. Il était habillé avec soin et il souriait de toutes ses dents.

– C'est chic à vous de me laisser monter, dit-il joyeusement. Bien des gens célèbres ne recevraient pas un étranger aussi simplement.

Doc inclina la tête poliment.

– Que puis-je faire pour vous ?

– Beaucoup de choses, si vous le voulez bien. J'ai entendu dire que votre mission était d'aider les gens. C'est bien vrai ?

– C'est possible. Vous avez besoin d'aide ?

– Et comment ! Mais je ne suis pas le seul. Il y a beaucoup d'autres pauvres diables qui sont dans le pétrin.

– Si vous vous expliquiez clairement ? dit Doc.

– Avez-vous jamais entendu parler de Mo-Gwei ?

– Mo-Gwei ? répéta Doc, comme s'il n'avait pas bien compris.

– Mo-Gwei, l'homme au visage diabolique.

– Je n'ai jamais entendu parler de lui, répondit Doc.

– C'est le diable en personne, murmura Shrops. Ses victimes se comptent par milliers, mais le monde n'en a jamais entendu parler parce qu'il exerce ses méfaits au Tibet. Le monde se moque bien de ce qui se passe au Tibet. Mais si on n'arrête pas Mo-Gwei...

– Mais qui est-ce exactement ?

– C’est le criminel le plus sanguinaire que la terre ait jamais porté, je vous en donne ma parole ! Et ce n’est pas tout ! Il possède une arme diabolique, l’instrument même du mal. Personne ne sait exactement ce que c’est, mais on l’appelle le météore bleu.

Johnny assistait à la conversation en jouant distraitement avec sa loupe-monocle.

Doc se dirigea soudain vers la porte de la chambre à coucher et l’ouvrit toute grande.

– Est-ce que le météore bleu affecte ses victimes de cette manière-là ? demanda-t-il d’une voix unie.

Shrops s’approcha de la porte et jeta un coup d’œil à l’intérieur de la pièce. Il sembla recevoir un choc profond. Il ouvrit la bouche d’un air horrifié.

– Juste ciel ! Mo-Gwei est ici, au Chili !

– C’est bien là l’effet du météore bleu ? demanda Doc.

– Ah ! oui !

– Quelle est exactement la nature de ce mal ?

– Personne n'en sait rien, murmura Shrops.

– Est-ce que les victimes guérissent ?

– Parfois oui, parfois non. Ca dépend de la distance à laquelle elles se trouvaient du maudit météore lors de son passage.

Doc Savage réfléchit un moment.

– Et vous êtes venu du Tibet pour me demander de combattre ce Mo-Gwei, demanda-t-il soudain.

– Vous l'avez dit ! En un sens, je suis un émissaire du gouvernement tibétain. C'est le bras droit du Dalaï Lama qui m'a envoyé ici et qui paye tous mes frais.

Doc ne quittait pas Shrops des yeux. Il l'étudiait soigneusement. En fait, il le soupçonnait d'être une franche canaille. Et cela d'autant plus qu'il avait mis la jeune fille en fuite. Doc décida de crever l'abcès.

– Qui est cette fille, Rae Stanley ?

Shrops encaissa le coup, mais répondit

aussitôt :

– C'est une jeune femme qui est venue du Tibet de sa propre initiative pour demander votre aide, dit-il.

– Et pourquoi a-t-elle besoin de mon aide ?

– Je n'en ai pas la moindre idée.

– Pourquoi Rae Stanley a-t-elle peur de vous ? continua Doc.

– Elle sait que je suis venu du Tibet moi aussi, et elle s'imagine que Mo-Gwei m'a envoyé pour l'arrêter.

Doc ne laissait rien paraître de ses sentiments. Mais il s'avoua à lui-même que l'autre était très fort.

– Pourquoi le gouvernement du Tibet n'envoie-t-il pas des soldats pour s'emparer de ce Mo-Gwei ? C'est pourtant ainsi qu'ils font, d'habitude, là-bas, non ?

– Personne n'a jamais regardé Mo-Gwei en face. Il reste invisible. C'est pourquoi nous avons besoin de votre aide.

Doc se tut un moment, puis il dit très calmement :

– Je vais réfléchir à tout cela. Où puis-je vous atteindre ?

– Combien de temps vous faudra-t-il pour prendre une décision ? demanda l'autre.

Doc jeta un coup d'œil par la fenêtre. Le soleil était très bas à l'horizon. Dans vingt minutes il ferait nuit.

– Je vous donnerai ma réponse avant minuit.

– C'est vraiment très chic de votre part, dit l'Anglais. Je vous appellerai à cette heure-là !

Il remit son chapeau cérémonieusement et prit congé.

VII

Disparition au Tibet

Quand Shrops eut disparu dans l'escalier, Doc Savage s'adressa à Johnny :

– Reste ici pour surveiller Monk et Ham et les autres. On ne peut rien faire pour eux avant d'avoir découvert la nature de ce mal diabolique.

Doc tendit une seringue à Johnny.

– Tu leur feras une piqûre s'ils s'agitent de nouveau. Mais en aucun cas ne défais leurs liens.

Là-dessus, Doc se précipita dans l'escalier. Il passa la tête par la porte de l'hôtel et aperçut le Cockney qui s'éloignait à grandes enjambées. Soudain, celui-ci se glissa dans l'encoignure d'une porte et attendit, en jetant autour de lui des regards inquiets. Il alluma une cigarette et jeta l'allumette devant lui.

Il y avait peu de monde dans les rues ; les rares passants étaient des Indiens engoncés dans leur ponchos. Ils regardaient les vitrines des magasins avec la curiosité de ceux qui ne viennent pas souvent en ville.

Le soleil avait presque disparu derrière le Pacifique.

Doc aperçut Long Tom qui traversait la rue dans sa direction. Il revenait de l'Office des Télégraphes. Collé contre la porte d'un magasin, Doc ne bougea pas. Mais lorsque Long Tom passa à sa hauteur, Doc l'attrapa par le bras et l'attira dans l'ombre.

– Et alors ?

– Le professeur Stanley s'est rendu au Tibet pour se renseigner au sujet d'un mystérieux météore bleu, dit Long Tom.

Doc ne parut pas étonné.

– Le professeur Stanley a déjà organisé plusieurs expéditions de ce genre. L'étude de la composition des aérolithes est sa spécialité.

– Oui, mais il a disparu au Tibet, ajouta Long

Tom.

– Disparu !

– La société qui a envoyé le professeur Stanley et sa fille au Tibet est sans nouvelles d'eux.

– Ah ! bon, la fille était de la partie ?

– Oui. Comme photographe de l'expédition.

– Qu'est-ce qu'on a fait pour essayer de les retrouver ?

– Ce qu'on fait d'habitude : enquêtes via le consulat, etc. Ça n'a rien donné. Mais écoutez ceci, Doc : cette société scientifique voudrait que vous alliez à la recherche du professeur Stanley.

Doc se pencha légèrement pour s'assurer que Shrops n'avait pas bougé.

– La société allait justement se mettre en rapport avec vous, continua Long Tom. Ils n'étaient pas peu étonnés de recevoir mon coup de fil.

– Pas de détails sur la disparition de Stanley ?

– Ils sont partis en caravane dans le désert, à

partir de Lhassa, la capitale du Tibet. C'est là qu'on perd leur trace.

– Ils avaient entendu dire que le météore bleu était tombé dans le désert ?

– En effet. On m'a parlé un peu du météore. Mais on admet que cette information pourrait n'être qu'une rumeur. Il semble qu'il y a quelques années le météore bleu a survolé certaines parties du Tibet et qu'il est tombé quelque part. On racontait des histoires fantastiques au sujet de ce météore des histoires de gens dont le cerveau avait été détruit après son passage...

– Ce qui est arrivé à Monk et à Ham prouve que ces bruits ne sont pas si fantastiques que ça !

– Et évidemment les indigènes superstitieux affirment que cette chose est un grand démon bleu venu errer sur la terre !

Doc se pencha de nouveau. Shrops semblait prêt à poursuivre son chemin.

– On continuera cette discussion plus tard, dit Doc. Toi rentre à l'hôtel. Vois si tu peux aider

Johnny à ressusciter Monk et Ham. Partagez-vous la besogne.

– O. K. Mais vous croyez vraiment qu'il y a un rapport entre ce Cockney et ce qui est arrivé à Monk et à Ham ?

– Ça m'en a tout l'air.

– Alors pourquoi ne pas vous emparer de lui ?

– C'est le genre de type qu'on ne peut pas faire parler, grommela Doc. S'il connaît un remède pour guérir les effets du météore, il ne le révélera pour rien au monde. Mieux vaut le suivre et voir ce que ça peut donner.

– Peut-être. Est-ce que Renny a déjà ramené des renseignements sur le *Señorita ?*

– Pas que je sache. Mais maintenant, file. Voilà Shrops qui s'en va.

Shrops s'était remis à marcher d'un pas rapide, en longeant les murs et en restant dans l'ombre dans la mesure du possible. Il se retournait souvent et employait toutes sortes de ruses pour semer un poursuivant éventuel. Tantôt

il se jetait soudain dans une ruelle, tantôt il entrait dans un magasin et ressortait par l'arrière.

À un moment donné, il pénétra dans une cabine téléphonique. Il forma un numéro et ne vit pas la grande ombre qui se collait contre une des parois.

– Je veux parler à Loo, dit Shrops.

Il attendit un moment en regardant autour de lui, puis il reprit :

– Rien de neuf depuis que je suis parti ?

Shrops écoutait attentivement. Puis il eut un large sourire.

– Vous dites bien que c'est un certain Renny qui fouillait le *Señorita ?* Et vous l'avez capturé ? Formidable ! Surtout, ne le laissez pas filer, sinon, gare à vous ! J'arrive tout de suite !

Il voulut raccrocher, mais son interlocuteur ajouta encore quelques mots.

– Pourquoi j'arrive tout de suite ? reprit Shrops, mais pour donner à ce Renny une petite dose de météore. Peut-être que ça décidera Doc Savage à se lancer à la poursuite de Mo-Gwei !

Il garda encore un moment l'écouteur.

– Eh bien ! après avoir donné un petit traitement à ce Renny, je l'emmènerai chez Doc Savage et je dirai que je l'ai trouvé comme ça dans les collines.

Shrops raccrocha et quitta la cabine. Il se dirigea tout droit vers le *Señorita.*

Doc le suivit.

Le *Señorita* n'était pas un grand bateau, mais il était très élégant et paraissait en effet très rapide. Sa coque était noire, ses superstructures blanches, et les cuivres étaient bien astiqués. Les barques de sauvetage étaient couvertes de toiles toutes neuves et un panache de fumée sortait fièrement de sa cheminée. Il était ancré au bout de la rade.

Des matelots orientaux s'agitaient sur le pont.

La nuit était presque tombée lorsque John Mark Shrops arriva sur les quais. Il sortit une lampe de poche et l'alluma à plusieurs reprises. Une embarcation se détacha du bateau et se

dirigea vers lui. Loo était à bord.

– Alors, tu es venu diriger les opérations à bord ? dit Shrops d'un ton ironique. Pour une fois, tu as eu du flair !

– Les esprits les plus lents se mettent parfois en marche, répondit Loo sèchement.

Shrops éclata de rire.

– Je connais pas mal d'esprits qui ne marchent pas très vite ! Où est la fille, Rae Stanley ?

– Nous l'avons laissée à la posada. Elle est bien gardée.

– Très bien. Est-ce que le rafiot est prêt à partir ?

– Il n'attend que ça !

Shrops sauta dans la barque qui retourna vers le *Señorita*. Le Cockney était assis à l'arrière, à la place d'honneur.

– Quels sont vos plans, chef ? demanda Loo.

– Mes plans ? Je vais te le dire. J'ai été voir ce Doc Savage et je lui ai raconté une histoire parfaitement vraisemblable.

– Et vous lui avez dit qu'on avait besoin de lui pour combattre Mo-Gwei ?

– Bien sûr. Et il a tout avalé. Je dois retourner chez lui à minuit pour avoir son accord définitif.

La barque se rangea à hauteur de la passerelle. Shrops et Loo montèrent à bord.

Shrops regarda autour de lui et ricana.

– Quelle idée géniale d'avoir acheté ce bateau en Chine pour y mettre mon propre équipage ! C'était bien la seule façon d'emmener toute la bande sans attirer l'attention !

Loo croisa les bras à la manière orientale. Son visage n'exprimait aucun sentiment.

– Vous avez bien dit, chef, que vous alliez utiliser le météore bleu contre ce type, ce Renny ?

– Et comment ! Je vais lui régler son compte et le renvoyer à Doc Savage. Après cela, Savage n'hésitera plus !

– Et la fille ?

– La fille ? Nous allons la garder encore un

peu. Nous pourrions en avoir besoin.

– Mais au fond, dit Loo, pourquoi l'avoir emmenée ici au Chili ?

Shrops eut un rire bref.

– Afin qu'elle fasse la conquête de l'homme de bronze, si cela était nécessaire.

– Les sages ne se laissent pas séduire par les femmes, répondit Loo avec solennité.

– Alors le monde ne compte pas beaucoup de sages, ricana Shrops.

VIII

La folie bleue

Loo et Shrops trouvèrent Renny dans une cabine de luxe. C'était une chambre sans hublots, où il faisait une chaleur étouffante. Un homme pouvait y crier de toutes ses forces sans être entendu de personne. Renny le savait. Il avait essayé.

Il faut une force surhumaine pour briser les chaînes d'une paire de menottes. Renny savait cela aussi. Il avait essayé, et il avait réussi. Mais ses poignets étaient en sang. Aussi était-il couché sur ses mains pour dissimuler les gouttes qui perlaient sur sa peau.

Shrops regarda Renny. Dans la lumière électrique de la cabine, l'ingénieur paraissait gigantesque.

– Quel type ! murmura Shrops.

– Et pourtant, à côté de l'homme de bronze, il a l'air d'un gosse, dit Loo.

– Comment l'avez-vous attrapé ? demanda Shrops en essuyant la sueur de son front.

Renny prit sur lui de répondre :

– Vous avez eu une drôle de chance, bande de chiens, grommela-t-il.

Loo ricana.

– C'est juste ! Un de mes hommes l'a surpris alors qu'il était en train de fouiller le pont. Notre homme était armé d'une barre de fer et il a visé juste. Cette grande bringue s'est réveillée dans la cabine.

Loo voulut-il vérifier les menottes ou donner un coup de pied à Renny ? Il fit un pas en avant et Renny bondit soudain sur ses jambes. Son poing énorme atteignit Loo en pleine figure et l'envoya rouler de l'autre côté de la pièce. Loo cracha ses dents et resta allongé face contre terre.

Shrops n'essaya même pas de saisir son revolver. Il était près de la porte et fila comme un

rat.

Plusieurs Tibétains armés se trouvaient dans le corridor, là où Shrops les avait placés, pour plus de sécurité.

– Au secours ! hurla Shrops.

Renny fonça dans le tas. Deux types volèrent de côté comme des poupées. Il attrapa un bras qui brandissait un revolver et le tordit. L’os cassa d’un coup sec.

De la mêlée, s’élevaient des cris et des jurons tibétains. Ce fut Loo qui mit un terme au combat. Il sortit de la cabine en titubant et ses mains rencontrèrent un marteau servant à enfoncer les portes en cas de danger. Il empoigna l’arme avec rage et s’avança vers Renny. Le coup fut terrible, et Renny s’écroula comme une masse.

Les Tibétains se relevèrent péniblement en se tâtant partout. Ils vinrent se pencher avec Shrops sur le corps de Renny.

– Mort ! dit une voix.

– Béni soit ce marteau ! dit un autre.

Shrops se tenait à l’écart sans rien dire. Il

n’avait pas l’air content du tout.

– Mauvais ça, murmura-t-il enfin, très mauvais !

– Mais il aurait très bien pu s’échapper, chef ! intervint Loo qui gardait la main sur sa mâchoire saignante.

– J’aurais préféré ça, répondit Shrops amèrement. Tu ne connais pas Doc Savage ! Et puis quelle idée de frapper avec un marteau, tu ne pouvais vraiment pas trouver autre chose ? Doc Savage retournera ciel et terre pour venger ce type !

Loo se souvenait très bien de sa rencontre avec Doc Savage et il préféra penser à autre chose. Il passa les doigts sur ses lèvres tuméfiées.

– Regardez ! cria-t-il soudain. Shrops se pencha de nouveau sur Renny.

– Dieu soit loué, il n’est pas mort !

Loo joignit les mains avec ferveur.

– L’ancêtre qui veille sur moi a fait dévier le marteau au dernier moment !

Ils ligotèrent Renny de la tête aux pieds avec une grosse corde qu'on était allé chercher sur le pont ; ensuite ils examinèrent le crâne de l'ingénieur.

– Pas de fracture ! Allez préparer le canot à moteur !

Les Tibétains se précipitèrent, mais comme ils ne semblaient pas connaître grand-chose en mécanique, le travail prit un certain temps.

Le canot fut enfin descendu et maintenu contre la coque du navire. Il était équipé d'un moteur puissant. À l'avant il y avait une petite cabine garnie de caisses servant de sièges. La mise à l'eau fut accomplie à l'aide de projecteurs car il faisait à présent nuit noire.

Les Tibétains remontèrent sur le pont. Loo surveillait Renny, mais Shrops avait disparu.

– Où est le chef ?

– Il est dans la cabine-radio.

Après dix minutes, Shrops réapparut en courant :

– Vite, les gars ! hurla-t-il. Attrapez ce type et balancez-le dans le canot !

Quatre Tibétains empoignèrent Renny et le descendirent dans l'embarcation.

– Attachez-le sur le toit ! ordonna Shrops.

Les hommes lièrent Renny aux phares placés sur le toit de la petite cabine. Les liens n'étaient pas très solides, mais ils suffiraient à maintenir l'ingénieur en place.

– Et maintenant coupez l'arrivée d'essence ! Plus vite que ça, bande d'idiots !

– Le canot ne fera pas plus de deux kilomètres avec ce qui reste dans le carburateur, chef, rappela Loo.

– Je sais, grogna Shrops. Allez-y, les gars !

On mit le moteur en marche. Un homme dirigea le canot vers la haute mer, ouvrit les gaz à fond, puis se jeta à l'eau. Le petit bateau bondit en avant en soulevant une gerbe d'écume. Les phares étaient allumés, mais la cabine était dans l'ombre.

À l'intérieur de la cabine, la caisse qui servait

de siège s’ouvrit soudain.

Doc Savage en sortit furtivement.

Renny, toujours attaché sur le toit, était revenu à lui. Il se redressa péniblement lorsque Doc l’eut libéré de ses liens.

– Sainte mère ! Je viens de me réveiller ici, sur ce truc ! Comment êtes-vous arrivé jusqu’ici, Doc ?

– J’ai suivi Shrops et j’ai nagé jusqu’au bateau. Je ne suis pas arrivé à temps pour te prêter main forte contre ces types. Je suis resté hors de vue, et le temps qu’ils descendent le canot, je me suis glissé à l’intérieur.

Dès qu’il eut libéré complètement Renny, Doc éteignit les phares du canot et coupa le moteur.

Du côté du *Señorita* on entendit une bordée d’injures.

– Ils ont l’air ravis ! dit Renny.

– Il y a de quoi ! Ils ont manifestement envoyé le canot à la mer pour qu’il tombe sous le rayon d’action de leur météore infernal !

– Ils allaient me faire subir l’effet du météore bleu ? s’écria Renny.

– Exactement. Shrops a déclenché la chose d’une manière ou d’une autre, probablement par radio.

Doc remit le moteur en marche, rétablit l’arrivée d’essence et fonça vers la côte.

Ils n’avaient pas fait deux cents mètres, que Renny hurla soudain :

– Le météore bleu !

Il venait de l’est, tel un étrange soleil surgi des Andes lointaines. Il se signala d’abord par une légère lueur d’un bleu d’outremer. Mais celle-ci grandit très rapidement et on entendit bientôt un sifflement, qui alla croissant lui aussi.

Doc alluma un des phares à l’avant du canot. Le rayon de lumière éclaira vivement les vagues, puis la plage.

La terre était particulièrement déserte à cet endroit. Il n’y avait pas d’entrepôts ni de constructions solides. Seules quelques huttes

délabrées se dressaient sur le sable.

Doc vira brusquement et dirigea le canot vers le *Señorita*.

– Mais on peut atteindre la plage avant que le météore ne soit là ! cria Renny.

– Et où veux-tu qu'on se cache ? répondit Doc.

– Il fait noir ! Ils ne trouveraient pas...

Renny se rattrapa de justesse au toit de la cabine. Le canot exécutait un quart de tour et venait se ranger le long de la proue du *Señorita*.

Sur le pont, des fusils crachèrent des flammes. Les balles frappaient l'eau en sifflant et arrachaient des éclats de bois. Doc et Renny n'étaient pas les bienvenus !

Puis la fusillade diminua. On entendit des cris. Bientôt ce fut la terreur. Autour du *Señorita*, autour du canot, la nuit noire virait au bleu, un bleu profond d'abord, puis un bleu d'azur.

Renny regarda Doc :

– Sainte mère !

Renny se couvrit les oreilles de ses énormes poings. Le sifflement s'était rapproché et commençait à faire son effet. C'était inexplicable, mais on ne pouvait s'empêcher d'ouvrir la bouche et de se mettre à hurler.

C'est exactement ce qui se produisait sur le pont du navire. Les cris devenaient de plus en plus horribles. Ces hommes savaient ce qui les attendait.

Doc et Renny échangèrent un regard. Ils se voyaient très clairement dans la lumière irréelle.

Au-dessus d'eux, près du bastingage, un Tibétain faisait face au météore sifflant. Il croisa ses mains tremblantes devant ses yeux. Il avait la bouche tordue ; il criait visiblement, mais aucun son ne parvint jusqu'au canot.

Renny regardait devant lui. Ses yeux étaient devenus étranges, vitreux. Il montrait ses dents dans une grimace grotesque et battait l'air de ses bras. Il ouvrit la bouche toute grande pour parler. Doc se pencha vers lui dans le vacarme du

météore, et chercha à comprendre ce que disait son ami. En vain : c'était un babillement inarticulé.

Renny venait d'être frappé à son tour.

Doc Savage se précipita vers la cabine. Ses mouvements étaient incertains, et il faillit tomber. Quand il ramassa la corde qui traînait par terre, ses mains ne semblaient déjà plus lui appartenir.

Il réussit pourtant à revenir auprès de Renny et à serrer la corde autour de ses épaules. Renny fit alors une chose étrange. Avec des gestes de fou, il chercha à se frapper avec la corde. Il voulut se mordre lui-même.

Il semblait déjà avoir perdu l'usage de son esprit.

Doc continua à le ligoter du mieux qu'il put car il savait que la suspension de l'activité mentale allait de pair avec une force décuplée.

Quand il eut fini, Doc entreprit de se ligoter lui-même, tant bien que mal. La sueur trempait ses vêtements. Il gardait les yeux bien fermés, comme pour combattre l'horrible puissance

lumineuse du météore.

Qu'allait-il arriver maintenant ?

Doc avait utilisé ses dernières forces à ligoter Renny et lui-même, afin qu'ils se fassent le moins de mal possible lorsqu'ils auraient succombé à l'effet du météore.

Le vacarme était à présent si fort que les oreilles ne percevaient plus les sons – seulement une douleur atroce.

Renny tomba en avant. C'en était fait de lui, son esprit avait cessé de fonctionner.

Doc avait très mal aux yeux. Il essaya de les cacher avec ses mains.

L'homme de bronze baissa la tête.

Le météore passa au-dessus de lui, comme un monstrueux fouet claquant dans les airs. Un grand souffle traversa le navire, agita les drapeaux, tira sur les amarres.

L'homme de bronze vacilla. Ses muscles étaient devenus si rigides qu'il frappa le sol du canot comme une grande statue de métal qui s'effondre.

Après avoir survolé le navire, le météore bleu décrivit une grande courbe dans le ciel. Peu de gens l'aperçurent et se souvinrent de son apparition dans les heures qui suivirent. Mais en passant au-dessus d'Antofagasta il fit des ravages terribles.

Il piqua vers l'hôtel Frio, puis, en laissant une trace étincelante, il disparut vers l'ouest.

Très certainement, les locataires de l'hôtel Frio devaient avoir été frappés à leur tour par sa puissance inhumaine.

IX

Le réveil

Quelque part, au-dehors, on entendait des coups de gong. Des voix chantaient, psalmodiant sans cesse quatre mots :

– *Om mani padme hum !*

D'étranges instruments de musique vagissaient, torturant les oreilles de leurs dissonances et l'air retentissait de coups de tambour. Des hommes criaient, hurlaient comme des fous, mais leurs plaintes étaient noyées sous le flot monotone des voix articulant toujours les mêmes mots :

– *Om mani padme hum ! Om mani padme hum !*

Les sons mystérieux traversaient les murs de pierre avec une telle force qu'ils semblaient

soulever les lourdes tapisseries.

Quelque part, dans une des pièces, un porc poussa un cri aigu, suivi de plusieurs grognements brefs.

– Bon Dieu ! dit une voix caverneuse.

– Hein ? murmura une autre voix, très faible, presque enfantine. On dirait Habeas Corpus ?

Monk se redressa et regarda ses mains. Il semblait intrigué, car il se mit à remuer ses doigts velus, à tâter ses courtes jambes, sa poitrine et son visage. C'était comme s'il voulait vérifier l'existence de son propre corps. Il vit qu'il était assis sur un lit.

– Tu es bien là, dit une voix sarcastique, et tu n'es pas plus beau qu'avant.

Monk tourna la tête. À côté de lui, il y avait un autre lit, et sur ce lit, Ham était assis, lui aussi.

Les deux hommes portaient des pyjamas. Monk faisait éclater le sien ; celui de Ham, rayé de violet, lui pendait sur les pieds.

– Ce pyjama, dit enfin Ham, prouve que je ne suis pas dans mon état normal. Jamais je n'aurais

enfilé une horreur pareille ! Je dois être fou !

– Mais où sommes-nous ? demanda Monk.

Ham regarda Monk avec espoir.

– Peut-être après tout que je ne suis pas fou ! Je viens de me réveiller, Monk ! Je n'ai aucune idée de l'endroit où nous sommes !

– La dernière chose dont je me souvienne, dit Monk, c'est de cette vallée et de cette chose diabolique qui est venue vers nous à travers le ciel. Nous avons essayé de fuir, mais nous n'y avons pas réussi.

Ham se leva. Il s'étira, fit jouer ses muscles. Il semblait en assez bon état.

– Dis donc, qu'est-ce que c'est que ce vacarme ? Qu'est-ce qu'ils chantent ?

– *Om mani padme hum !* répéta Monk. Mais c'est un chant bouddhique, ça ! On entend ça dans les pays asiatiques !

Il y avait deux portes dans la pièce, toutes deux fermées à clef.

Soudain il y eut un grand coup et le bois vola

en éclats. Un énorme poing traversa le panneau. Il y eut encore un coup de massue dans la porte et elle s'ouvrit toute grande. Renny apparut sur le seuil.

– Vous venez de vous réveiller, les gars ?

– Ouais, bien sûr, répondit Monk avec étonnement.

– Moi aussi, dit Renny. La dernière chose dont je me souvienne, c'est d'un canot à moteur et de cette chose bleue qui arrivait en sifflant.

– Le météore bleu est aussi la dernière chose dont nous nous souvenons, dit Ham.

Renny tendit ses deux poignets.

– Regardez !

– Ça a l'air d'aller, dit Monk.

– Oui, ça va, répondit Renny. Et c'est bien ça qui est curieux. Avant d'avoir subi les effets du météore, je m'étais débarrassé d'une paire de menottes en me blessant sérieusement. L'acier avait pénétré profondément dans la chair.

– Et alors ?

– Alors, il n’en reste aucune trace ! s’écria Renny. C’était si profond qu’il m’aurait fallu un mois pour guérir ça ! Regardez bien. On voit à peine les cicatrices !

– Ça voudrait dire que nous avons été inconscients pendant un mois ? s’écria Monk.

De la pièce voisine une voix s’éleva :

– Dites, vous autres, venez par ici et dites-nous que nous ne rêvons pas.

Les trois hommes se traînèrent dans l’autre pièce. Long Tom était là, pâle et mince, et Johnny. Johnny tenait son monocle à la main, d’un air égaré.

– Je viens de me réveiller, commença-t-il, et je veux bien être pendu si...

– Si tu n’es pas arrivé à la conclusion que tu as dormi pendant un mois, termina Monk.

Johnny parut surpris.

– J’espérais que je me trompais.

– Nous sommes vraiment fous, murmura Monk. Tout ça défie le bon sens !

Johnny sortit sa montre. En plus des heures, des minutes et des secondes, elle indiquait aussi le jour, le mois et l'année.

– Un mois, c'est pourtant bien ça ! déclara-t-il. Et si vous vous regardez attentivement les uns les autres, vous découvrirez encore autre chose !

Les hommes s'exécutèrent.

– Sainte mère, s'écria Renny. Nous avons tous maigri !

Monk avait commencé à s'agiter en roulant des yeux.

– Ça n'est pas tout, les gars ! Vous ne voyez pas ce que je veux dire ?

Les autres le regardèrent interloqués.

– Vous ne trouvez pas qu'il fait plutôt frisquet ici ?

– C'est vrai ! dit Ham. L'air est froid. Je ne l'avais pas encore remarqué !

– Et en Amérique du Sud il faisait chaud !

– Il faisait ! cria Ham, tu veux dire que...

Il n'acheva pas sa phrase et se précipita à la

fenêtre.

– Pour l’amour du Ciel ! C’est vrai ! Nous ne sommes plus en Amérique du Sud !

Les hommes se bousculèrent devant la fenêtre. Ils avaient sous les yeux un spectacle étrange, d’autant plus inquiétant que quelques minutes auparavant ils se croyaient encore au Chili.

Les bruits de gong et de chant provenaient d’un bâtiment peu éloigné. On aurait dit une sorte de chapelle autour de laquelle marchait une file d’hommes portant des masques extraordinaires.

– C’est une lamaserie ! déclara Johnny, l’archéologue. Ils marchent exactement comme ça, et ils chantent en l’honneur des esprits disparus. Mes amis, nous sommes au Tibet !

– Au Tibet !

Pendant quelques minutes, les cinq hommes restèrent sans mot dire, à regarder les évolutions des lamas et à écouter leur chant interminable :

– *Om mani padme hum !*

Le porcelet, Habeas Corpus, fit son entrée dans la pièce. Il trotta vers Monk et renifla son

pantalon comme si c'était un animal.

– Habeas, te voilà au Tibet, dit Monk lentement.

Renny serra ses énormes poings et s'écria soudain :

– Je ne comprends pas comment nous sommes arrivés ici ! Le Tibet est un haut plateau, c'est le pays le plus élevé du monde et il est entouré de montagnes gigantesques ! On n'y entre pas comme ça !

– Est-ce qu'on en sort plus facilement ? demanda Monk.

– Tout ça me dépasse, éclata Ham. Il retourna dans l'autre pièce et revint avec sa canne.

– Et celle-là ? dit-il, en brandissant son arme, comment est-elle arrivée jusqu'ici ? La dernière fois que je l'ai vue, c'était à Antofagasta, dans la foule, lors de cette cérémonie en l'honneur de Doc ! Au fait, et Doc ?

– Tout ce que je sais, dit Renny, c'est qu'il était avec moi dans ce canot, à côté du *Señorita*, avant que le météore n'arrive sur nous.

– Si on partait à la recherche de Doc, proposa Long Tom.

Il poussa une porte couverte d'une lourde tapisserie. Le groupe le suivit dans un long corridor.

Long Tom s'arrêta et dit :

– Dites donc, il me semble avoir vu quelque chose qui ressemblait à nos bagages, dans les chambres. Est-ce que vous croyez que nos armes sont encore là-dedans ?

– Aucune chance, grogna Renny. Ils les ont sûrement prises !

– Oui, mais il y a un mois que nous sommes là ! Allons voir !

Ils retournèrent sur leurs pas et ouvrirent rapidement leurs bagages.

– Par exemple ! s'exclama Monk. Les voilà !

C'étaient des armes un peu plus grandes que la moyenne et infiniment plus compliquées. Ces mitraillettes étaient dues au génie inventif de Doc : elles tiraient plus vite que les mitraillettes habituelles et faisaient en crachant un bruit qui

semblait sortir d'un gigantesque instrument à cordes.

Elles étaient chargées de balles qui avaient cette particularité de ne pas tuer, mais, à l'aide d'une drogue très puissante, de provoquer une inconscience instantanée. Ces balles avaient la forme d'écailles qui s'écrasaient contre la chair au lieu d'y pénétrer.

Les hommes, qui avaient rapidement enfilé leurs propres vêtements, cachèrent les armes sous leurs vestons et s'avancèrent de nouveau dans le corridor. Ils poussèrent plusieurs portes qui ouvraient sur de nouvelles chambres. En ouvrant la quatrième porte, ils restèrent interloqués sur le seuil.

– Sainte mère ! explosa Renny.

– Que cherchez-vous, messieurs ? demanda Rae Stanley.

Elle se tenait au milieu d'une pièce sobrement meublée, mais elle était vêtue d'une tout autre façon que la dernière fois qu'ils l'avaient vue.

Elle portait le vêtement des femmes

tibétaines : une robe longue, somptueuse, au col haut, avec une large ceinture de couleurs vives autour des reins. Ses pieds étaient pris dans des chaussures tibétaines dorées et sur son front était posé un bandeau incrusté de pépites d'or. Des pendentifs turquoise ornaient ses oreilles délicates.

La beauté naturelle de la jeune femme était encore rehaussée par toutes ces parures. Les hommes en avaient le souffle coupé.

– Que voulez-vous ? répéta-t-elle sèchement. Monk avala sa salive et articula :

– Où est Doc ?

La jeune fille indiqua une porte au bout du corridor :

– Mon fiancé est là !

– Votre... quoi ? murmura Monk.

– Doc Savage – mon futur mari ! Qu'est-ce qui vous prend ? On dirait que vous venez d'apprendre la nouvelle ?

Monk n'en revenait pas. C'était là le comble. C'était incroyable, car jamais Doc n'avait

introduit une femme dans sa vie aventureuse, jamais il n’avait toléré que des affaires de cœur interfèrent le cours de sa carrière. Et pourtant, combien de jolies femmes, attirées par sa prestance, avaient essayé de le séduire ! Et voilà que...

Rae Stanley regarda les cinq hommes tour à tour. Elle semblait intriguée par la stupeur qu’elle lisait sur leurs visages.

– Messieurs, est-ce que vous êtes malades ?

– Je commence à le croire, dit Monk.

Après un moment, Johnny, qui n’avait cessé de jouer avec son monocle, s’adressa à Rae Stanley :

– C’est Doc qui vous a demandée en mariage ?

Rae fronça les sourcils.

– Comment croyez-vous que nous nous sommes fiancés ? Vous ne pensez pas que c’est moi qui le lui ai demandé ?

– Doc a dû dormir ferme, lui aussi, glissa Johnny.

– On n’est pas plus galant ! s’écria Rae.

Johnny rougit violemment et dit rapidement :

– Je m’excuse... Je ne voulais pas...

– Il voulait dire que nous aimerions beaucoup voir Doc, intervint Ham.

– C’est bien étrange que vous ne sachiez pas où se trouve la chambre de Doc. Vous y êtes pourtant allés souvent. Mais je vais vous montrer le chemin. Pourquoi vous comportez-vous d’une manière si bizarre ? Est-ce un jeu ?

Les hommes échangèrent des regards embarrassés.

– Peut-être, dit enfin Long Tom, ennuyé.

Rae alla jusqu’au bout du corridor et frappa à une porte.

– Oui ! répondit la voix puissante de Doc.

Le géant de bronze était au milieu de la pièce, dans la lumière pâle qui entrait par la fenêtre. Rae Stanley courut vers lui, se dressa sur la pointe des pieds et l’embrassa tendrement.

– Tes amis m’ont demandé de leur indiquer ta

chambre, mon chéri, dit-elle. Ils sont très bizarres.

La jeune femme sortit en fermant la porte derrière elle.

Doc posa son regard doré sur ses hommes.

– Faites-moi une faveur, demanda-t-il.

– Quelle genre de faveur ? dit Monk faiblement.

– Giflez-moi ! Tout ceci doit être un rêve, et j'ai grande envie de me réveiller...

X

Des promesses oubliées

– Alors, vous aussi... commença Renny.

– Si tu veux dire que je me suis réveillé ici après avoir perdu conscience en Amérique du Sud, alors oui, c’est bien ça, répondit Doc.

Pendant un moment, personne ne trouva rien à dire. Les hommes s’efforçaient de revenir en arrière, mais aucun souvenir ne remontait à la surface.

– Mais après tout, avança Monk, nous nous en sommes mieux sortis que Doc. Monk ne perdait jamais son sens de l’humour.

– Qu’est-ce que tu veux dire ? demanda Renny.

– Doc s’est réveillé avec une fiancée sur les bras.

– Tu parles peut-être trop vite ! jeta Ham. Qui sait si nous n'avons pas chacun une fiancée quelque part par ici !

– Peut-être même que nous en avons six ou sept, déclara Johnny. C'est courant dans ce pays !

– J'espère seulement qu'elles seront aussi jolies que l'élue de Doc, répondit Monk.

– Mes amis, c'est une situation impossible ! dit Doc.

Les hommes ne purent s'empêcher de sourire. Tout autre que Doc aurait été ravi d'avoir une compagne aussi charmante que Rae Stanley !

– Il ne me semble pas, dit Ham, que vous ne trouviez pas la situation si désespérée, quand elle vous a embrassé.

– Oh ! Ce n'était pas la première fois !

– Ah ?

– Il y a une heure environ que je me suis réveillé, expliqua Doc. Je suis sorti dans le corridor et elle s'est jetée à mon cou !

– Combien de fois ? demanda Ham.

– Combien de fois quoi ?

– Combien de fois vous a-t-elle embrassé ?

– Là, n'est pas la question, dit Doc, avec impatience.

Les hommes éclatèrent de rire.

– Riez toujours ! Vous n'avez pas, vous, dans votre sommeil, promis d'épouser une femme.

– Donc, dit Renny, redevenu sérieux, tout ça c'est l'effet du météore bleu. Mais comment l'expliquer ?

– C'est une chose incompréhensible, répondit Doc. Et je ne sais vraiment pas ce qui nous attend.

– Je me demande dans quelle ville nous nous trouvons, dit Johnny.

– On pourrait aller faire un tour, dit Doc.

L'homme de bronze se dirigea vers la porte, suivi des autres.

– Heureusement, nos bagages sont ici, et notre équipement scientifique est intact.

Doc faisait allusion à un laboratoire chimique

très compact appartenant à Monk, au matériel électrique de Long Tom et à un ensemble de mécanismes divers et de préparations chimiques mystérieuses que l'homme de bronze emportait partout où il allait.

Dehors le froid était vif et transformait leur haleine en buée.

Les maisons autour d'eux étaient faites de pierres non équarries, au mortier fait de glaise. Des toits plats, du même matériau, les protégeaient des pluies fréquentes. Elles étaient blanches et grises, et, comme pour la maison que Doc et ses hommes venaient de quitter, il n'y avait pas de vitres aux fenêtres, mais une sorte de toile huilée translucide. Dans les rues étroites et mal pavées erraient des bandes de grands chiens à l'air redoutable.

Au centre du village se dressaient de longues constructions qui ressemblaient à des entrepôts.

– On dirait des hangars pour avions, dit Long Tom.

– Je crois que c'est là que les Lamas se

rassemblent pour chanter, avança Doc.

Ils rencontrèrent un Tibétain coiffé d'une grande toque de fourrure et habillé d'une longue tunique aux couleurs éclatantes. Il était armé d'un fusil de fabrication très ancienne.

Doc s'adressa au Tibétain.

– Pouvez-vous nous dire, ô sage, quel est le nom de ce village ?

L'homme parut très surpris d'entendre un Blanc s'exprimer dans la langue raffinée qu'utilisaient les Tibétains instruits. Et la nature de la question ajouta encore à son étonnement.

– Ce village s'appelle Tonyi, répondit-il enfin.

– Où cela se trouve-t-il, Doc ? demanda Long Tom.

– C'est dans la province de Konkaling, dans l'est du pays.

L'homme regardait les Américains avec curiosité. C'était un grand gaillard, très droit, courtois, mais sans affectation.

Doc lui posa encore une question.

– Avez-vous, ô sage, entendu parler d'un visiteur du ciel qu'on appelle le météore bleu ?

Le Tibétain pâlit brusquement. Il roula des yeux fous et serra son fusil contre lui. Il ouvrit la bouche, mais parut incapable de dire un mot.

– Il sait de quoi on parle, jeta Renny.

– Ô sage, continua Doc, pouvez-vous me parler d'un homme qui répond au nom de Mo-Gwei ?

C'en était trop ! L'homme poussa un cri strident et prit ses jambes à son cou.

Monk voulut se lancer à sa poursuite, mais Doc l'arrêta d'un geste.

– Regardez !

De nombreux Tibétains avaient surgi comme par magie sur le seuil des maisons basses. Tous étaient armés de piques, de lances, de sabres, et certains même de fusils très modernes. Ils regardaient d'un air étonné le Tibétain qui courait toujours et dont le cri perçant les avait attirés au-dehors. Ils lancèrent des regards menaçants aux hommes blancs.

– Eh bien ! qu'est-ce qu'ils ont ? dit Monk.

La foule grossissait rapidement et devenait de plus en plus hostile.

– On ferait mieux de retourner, conseilla Doc. Ce n'est pas la peine de se mettre ces types-là à dos !

Doc et ses compagnons battirent prudemment en retraite.

– En tout cas, dit Monk, le météore bleu et Mo-Gwei sont bien connus par ici, c'est un fait !

– Et si on essayait de retrouver la jeune fille pour la faire parler et en savoir un peu plus long sur tout ça, proposa Ham.

– Bonne idée, lui accorda Doc. Mais ne lui disons surtout pas que nous avons retrouvé nos esprits. Vous n'avez rien dit, au moins, vous autres ?

– Non ! Soyez rassuré.

– Nous ferons comme si nous avions toujours été dans notre état normal, dit Doc. Nous verrons bien si elle nous tend un piège.

Monk poussa un grognement.

– La voilà ! Elle nous attend sur le pas de la porte !

Rae Stanley les regardait sévèrement. Si elle jouait la comédie, elle le faisait à merveille !

– Vous avez suscité une émeute en sortant habillés à l'américaine ! Pourquoi ? Vous avez toujours porté des vêtements tibétains, jusqu'ici !

– Nous avions aperçu quelqu'un, dit Doc, et nous voulions lui parler.

La jeune femme se figea soudain.

– Était-ce quelqu'un... qui connaissait Mo-Gwei ?

– Il a détalé. Nous n'en sommes pas sûrs.

– Ah ! Bien, soupira Rae.

Elle se retourna et les précéda dans la sombre habitation tibétaine.

– Si nous parlions un peu de votre père, dit Doc.

À ces mots, la jeune femme fut sur le point de défaillir. Elle trébucha et Doc la rattrapa de

justesse. Elle tremblait de tous ses membres.

– Mon Dieu, murmura-t-elle, vous avez retrouvé sa trace ?

– Non, mais j'aimerais que nous reprenions les choses par le début.

– Mais je vous ai tout raconté !

– Il se pourrait que nous ayons négligé certains détails !

La jeune fille réfléchit, puis elle acquiesça.

– C'est vrai, nous avons pu omettre un détail... Par où dois-je commencer ?

– Par le début, par l'expédition qui a été lancée à la recherche du météore bleu.

Les hommes de Doc échangèrent des regards satisfaits : il s'en tirait très bien ; d'une voix assurée, il utilisait le peu qu'il savait pour donner l'impression qu'il en savait beaucoup plus.

Rae Stanley prit son élan et se mit à raconter :

– Tout s'est bien passé jusqu'à ce que nous arrivions dans ce village. Comme nous ne savions

pas où le météore avait atterri, nous avons suivi la trace des histoires fantastiques qui circulaient et qui aboutissaient ici, à Tonyi. L'horreur bleue avait survolé le village et toute la population avait perdu l'esprit pendant des mois. Encore aujourd'hui, certains n'ont pas retrouvé toute leur conscience.

Cette dernière phrase fit frémir les six hommes. Qu'avaient-ils bien pu faire pendant qu'ils étaient sous l'effet de cette malédiction ?

– Le professeur Stanley était arrivé à la conclusion que le météore était tombé non loin d'ici ? demanda Doc.

– Au nord du village, pensait-il. C'est une région très sauvage, désertique et montagneuse, infestée de hors-la-loi. Comme père ne voulait pas m'exposer à de tels dangers, il m'a laissée ici, en compagnie d'un missionnaire et de sa femme. Père s'est dirigé vers le nord avec une caravane, et je ne l'ai plus jamais revu.

– Vous ne connaissez pas le lieu exact de sa destination ?

– Non, tout ce qu'il voulait, c'était trouver le météore. Il était fou de curiosité ; il voulait l'examiner à tout prix. Il avait pris avec lui quantité d'instruments scientifiques. Il savait que ce météore-là était différent de tous ceux qui avaient frappé la terre jusque-là.

– Où sont ce missionnaire et sa femme ?

Rae Stanley hésita une fraction de seconde.

– Ils sont retournés en Angleterre. C'étaient des missionnaires anglais.

– Continuons, dit Doc, toujours impassible. Et ce Mo-Gwei ?

– Mo-Gwei est le chef de ces tribus de hors-la-loi qui vivent dans la région où mon père a disparu.

Rae Stanley fit une pause et on entendit de nouveau les chants des lamas qui avaient repris de plus belle.

– J'ai essayé de partir à la recherche de mon père, continua Rae, mais j'ai été refoulée par les hommes de Mo-Gwei. C'est alors que j'ai eu l'idée de faire appel à vous. J'avais appris par les

journaux que vous étiez en Amérique du Sud, et je suis allée aussitôt à Antofagasta.

– Comment avez-vous rencontré Shrops et Loo, demanda Doc.

– Shrops et Loo étaient des hommes de Mo-Gwei. Ils étaient envoyés là-bas pour m'empêcher d'arriver jusqu'à vous. Ce fut votre chance que le météore bleu n'ait eu qu'un effet temporaire sur vous, à Antofagasta. Si vous n'aviez pas tué Shrops et Loo, c'est vous qui perdiez la vie !

Cette fois, Doc accusa le coup. Il dut faire un grand effort pour que ses traits ne trahissent pas sa surprise. On sait avec quel soin scrupuleux, il avait toujours respecté la vie d'autrui.

– Je ne pourrai jamais assez vous remercier de m'avoir sauvée, dit Rae. Shrops et Loo me tenaient prisonnière dans cette taverne aux environs d'Antofagasta, où vous m'avez trouvée. Et comment vous remercier aussi d'être venu jusqu'ici pour essayer de retrouver mon père ?

Elle hésita, rougit légèrement, puis ajouta :

– Je ne pourrai jamais vous payer en retour, pour tout cela, même si notre mariage devait durer l'éternité entière.

Le visage de Doc n'exprima aucune émotion. En fait, depuis un moment, il paraissait beaucoup plus sûr de lui. Comme si quelque chose dans la conversation lui avait permis de lire les pensées les plus profondes de la jeune fille.

– D'autres détails sur Mo-Gwei me seraient utiles, dit-il.

La jeune fille écarta les mains évasivement.

– Je vous ai dit tout ce que je savais. Je regrette que ce soit si peu de chose. Pour autant que je sache, personne n'a jamais regardé Mo-Gwei en face, pas même ses propres hommes.

– Depuis quand fait-il parler de lui ?

– Pas depuis très longtemps. En fait, il était encore inconnu au moment où mon père a disparu.

– Ce météore bleu est vraiment une arme très puissante, dit Doc d'un air pensif.

Rae Stanley frissonna.

– Comme je vous l'ai dit, il l'utilise pour terroriser les villages et leur extorquer de l'argent. Quand un village refuse de verser une trop forte somme, le météore bleu survient et toute la population est frappée du terrible mal. On prétend qu'il a l'intention de s'attaquer à des villes, à des pays entiers !

Doc se tut un moment, puis il déclara soudain :

Je crois que nous ferions bien d'avancer la date de notre mariage.

Rae Stanley était stupéfiée.

– Mais nous avions l'intention d'attendre jusqu'à ce que nous ayons retrouvé père !

– Nous allons nous marier ce soir même, dit Doc.

Rae parut bouleversée. Elle rougit violemment et porta les mains à ses lèvres.

– Laissez-moi un délai de réflexion, murmura-t-elle.

Et se levant, elle quitta la pièce en claquant la porte derrière elle.

XI

Les comploteurs

Les cinq hommes de Doc se regardèrent avec stupeur.

– Sainte mère ! s'écria Johnny. Et si elle vous prenait au mot, Doc ?

– Ça ne serait pas si grave ! ricana Monk. C'est la plus belle fille que j'aie jamais vue !

Doc les interrompit vertement.

– Écoutez-moi. Enfilez tout de suite des vêtements tibétains. D'après ce que la fille a dit, il y en a sûrement par ici qui nous conviennent, puisque nous les avons portés.

Les hommes s'égaillèrent dans les différentes pièces et revinrent après un moment.

– Les voilà, nos déguisements, dit Monk.

– Enfilez-les, répéta Doc. Johnny, c'est toi qui parles le mieux le tibétain, grâce à tes travaux d'archéologue. Ou bien l'as-tu oublié ?

– Non, j'ai dirigé autrefois une expédition dans le nord de ce pays, à la recherche de vestiges de dinosaures.

– Bien. Tu vas te promener dans le village et tu vas glaner des renseignements au sujet du météore et de Mo-Gwei. En d'autres mots, vérifie les dires de la fille et vois tout ce que tu peux recueillir.

– O. K. !

– Autre chose encore. Cette histoire de missionnaires ! Essaie de savoir si ce couple a vraiment existé !

– D'accord !

– Quant à vous autres, vous allez suivre Johnny de près et lui servir de protection. Ces Tibétains ne sont pas des sauvages, mais ils n'ont pas l'air d'aimer les étrangers. Mais évitez la bagarre, si vous le pouvez !

Les hommes se hâtèrent de revêtir les

vêtements tibétains et les toques de fourrure tout en ne résistant pas au plaisir de taquiner Monk sur son apparence grotesque.

– Mais où est passé Doc ? dit soudain Johnny.

– Il ne faut pas s'en faire, répondit Long Tom.

Ils savaient, par habitude, que quand Doc disparaissait ainsi sans mot dire, c'était toujours pour une mission importante et secrète.

Monk prit Habeas Corpus, le porcelet, sous son bras et suivit Johnny au-dehors.

Quelqu'un attendait avec impatience le départ des cinq hommes. Rae Stanley poussa un soupir de soulagement lorsque le groupe eut disparu au coin d'une rue. Elle se précipita d'une chambre à l'autre, les fouillant toutes du regard. Quand elle eut examiné la dernière pièce, elle s'écria :

– Doc Savage ! Doc Savage !

Personne ne répondit à son appel.

Rae parut satisfaite. Elle sortit un petit revolver de la manche de sa robe tibétaine et

vérifia qu'il était bien chargé. Puis elle le remit à sa place.

Elle sortit à son tour. Le soleil avait glissé derrière une haute montagne et il faisait encore plus froid que tout à l'heure. Le cortège de lamas continuait à tourner autour du temple en chantant.

Rae Stanley se faufila dans les rues en prenant soin de ne pas se faire voir. Précaution inutile, le village était presque désert. Rae se dirigeait sans hésiter vers les faubourgs extérieurs. C'est là que les nomades du désert, qui étaient venus en ville pour le marché, avaient dressé leurs tentes ou « yourte ». C'étaient de très légères constructions mobiles, prêtes à être emmenées d'un moment à l'autre.

La jeune femme s'approcha d'une des habitations et s'annonça par un signal apparemment convenu. Elle le répéta une fois encore : deux coups brefs – une pause – puis trois coups brefs, plus espacés.

La porte s'ouvrit et une voix dit :

– Entrez !

Rae se baissa et pénétra à l'intérieur.

L'odeur qui régnait là n'était pas des plus agréables. Au centre de la pièce brûlait un petit feu de bois au-dessus duquel était suspendue une bouilloire servant à faire du thé. De grandes peaux de léopard étaient étendues sur le sol, et dans les coins étaient posés des bols de lait de yak.

Rae Stanley regarda l'homme qui l'avait invitée à entrer. C'était Loo. Un autre individu, qui était accroupi près du feu, se leva à son tour. Il était sale, mal rasé et vêtu de haillons. C'était Shrops.

– Vous avez bien dit à l'homme de bronze que nous étions morts ? demanda le Cockney d'une voix angoissée.

– Oui, répondit Rae d'une voix glaciale, je lui ai dit tout ce que vous m'avez commandé de lui dire.

– Alors, pourquoi êtes-vous venue ici ? Vous prenez des risques inutiles !

– Il me faut d'autres instructions. Je suis

convaincue que Savage n'a pas cru un seul mot de toute mon histoire.

Au-dehors, des chiens se mirent soudain à aboyer furieusement. Loo prit un fusil, poussa la porte et disparut.

Rae et Shrops attendirent nerveusement. Après un moment, Loo revint en haussant les épaules.

– Rien ! Sans doute avaient-ils vu un yak !

– Sans doute, dit Shrops, comme pour se rassurer lui-même.

– Je ne crois pas avoir convaincu Doc Savage, répéta Rae Stanley.

– Pourquoi ?

– Il n'a pas fait la moindre allusion à son long sommeil. D'autre part, il semble en savoir assez long sur la situation. À plusieurs reprises je me suis demandé s'il avait vraiment été sous l'influence du météore tout au long du voyage qui nous a menés jusqu'ici.

– J'en suis tout à fait sûr ! dit Shrops.

Personne n’échappe à l’influence du météore.

– Il y a autre chose, murmura la jeune femme. Il veut que notre mariage ait lieu ce soir.

– Et alors ?

– Ça prouve qu’il n’a jamais cru un mot de cette histoire de fiançailles. Que dois-je faire ?

– Eh bien, épousez-le donc !

– Vous êtes ignoble ! cria la jeune fille.

Shrops éclata de rire.

– Ne me dites pas que cette idée vous déplaît ! Cela saute aux yeux que vous l’aimez ! Allons ! Épousez-le ! Il fera un mari très convenable !

Rae se mordit les lèvres.

– Non ! Pas dans de telles conditions.

Shrops bondit soudain, une lueur mauvaise dans les yeux.

– Vous oubliez peut-être ce qui vous attend si vous ne m’obéissez pas ?

– Vous voulez dire... murmura la jeune fille en pâlissant.

– Je veux dire que nous sommes au Tibet à présent et que je n'ai même pas besoin d'envoyer un câble pour que le petit travail soit fait !

– D'accord, dit Rae en frissonnant, je ferai tout ce que vous voudrez. Mais vous tiendrez votre promesse, vous aussi. Un marché est un marché.

– C'est juré. À vous de convaincre l'homme de bronze qu'il n'a pas cessé d'être conscient et qu'il a même fait certaines choses. Je sais que vous pouvez y arriver.

– Très bien. Comme je voudrais que tout ceci soit loin derrière moi ! Vous ne savez toujours pas où se trouve Mo-Gwei ?

– Pas encore. Ce type est un vrai fantôme. Personne ne sait rien. Mais les hommes de Loo recueillent autant d'informations qu'ils le peuvent. Dès que j'en aurai de sérieuses, je vous en informerai et vous pourrez les transmettre à Doc Savage.

Rae Stanley quitta la tente et retourna vers la petite ville, perdue dans l'ombre des rues

désertes.

Au même moment, les cinq hommes de Doc rentraient dans la vieille maison tibétaine.

– Doc n'est pas encore revenu, dit Renny après avoir jeté un coup d'œil dans les chambres.

– J'espère qu'il est sur une bonne piste, grommela Long Tom, car nous n'avons pas ramené grand-chose !

Long Tom se rendit dans la chambre où il s'était réveillé. Il revint avec une lourde caisse. Il l'ouvrit et en sortit un petit émetteur radio très puissant. Il s'assit et fixa les écouteurs à ses oreilles.

– Qu'est-ce que tu fabriques ? demanda Monk.

– Laisse-moi faire.

L'appareil crépita, et pendant de longues minutes Long Tom transmit et reçut divers messages. Enfin, il posa les écouteurs d'un air satisfait.

– J'ai pris contact avec une station de radio de

Calcutta, une agence de presse. Ils m'ont communiqué ce qu'ils savaient au sujet du passage du météore bleu au Chili, il y a un mois. Quels ravages il a fait là-bas ! En survolant Antofagasta, il a rendu fous des milliers de gens ! Et ceci est particulier : aucune des victimes ne s'est rétablie jusqu'à présent !

– Ça, mes amis, c'est un point capital ! dit la voix puissante de Doc.

Les hommes sursautèrent. Doc était revenu aussi silencieusement qu'il était parti.

– Le fait que nous sommes seuls à avoir surmonté le mal, fortifie un soupçon que j'avais depuis un bon moment.

– Comment cela ? demanda Long Tom.

– Cela ne vous paraît pas bizarre que nous nous soyons tous réveillés au même moment ? À mon avis, on nous a administré une sorte d'antidote contrecarrant les effets du météore.

– J'ai appris autre chose encore, intervint Long Tom, très excité. Ce bateau, le *Señorita*, a été retrouvé abandonné près de l'embouchure du

Gange, un peu au sud de l'endroit où nous nous trouvons. Aucune trace de l'équipage. Et les derniers propriétaires du navire avaient donné de faux noms !

– Voilà donc comment nous avons traversé le Pacifique, dit Doc. Shrops, Loo et Rae Stanley nous ont ramenés ici.

– Pourquoi pensez-vous que la jeune fille soit dans le coup ?

– Elle vient de rendre visite à Shrops et à Loo. Je l'ai suivie.

Après que les hommes se furent remis de leur surprise, Renny dit à Doc :

– C'est donc là que vous étiez ?

– Shrops est déguisé en Tibétain, continua Doc. Lui et Loo campent dans une sorte de tente aux abords de la ville. J'ai eu du mal à entendre ce qu'ils disaient, car tous les chiens qui passaient par-là tenaient à me saluer en aboyant ! Rae ne tardera pas à revenir ici. Elle est en route.

– Vous avez une idée de tout ce que cela

cache ? demanda Long Tom.

– Il semble que Shrops et Loo désirent que je les débarrasse de Mo-Gwei. Ils obligent la fille du professeur Stanley à les aider. On dirait qu'ils possèdent un argument sans réplique pour lui forcer la main. Chaque fois qu'elle se révolte, ils la menacent de quelque chose de mystérieux, et elle s'incline aussitôt.

– Il est grand temps qu'on persuade cette jeune personne de passer aux aveux, dit Monk.

– C'est ce que nous allons faire dès qu'elle arrive, répondit Doc. À vous maintenant : qu'avez-vous comme renseignements sur Mo-Gwei ?

Ham prit la parole en brandissant sa canne.

– Nous avons rencontré un type qui a été un peu plus bavard que les autres. Mais il ne nous a pas dit grand-chose, sauf sur un point : pourquoi les habitants de ce patelin sont hostiles aux Blancs.

– Et alors ?

– Pour eux, ce météore est une malédiction

envoyée par les Blancs.

– Et pourquoi ?

– Il n'en savait rien.

– Et ce fameux missionnaire ? dit Doc après un moment de réflexion.

– Ce n'était pas une invention, répondit Ham.

Doc se tut. Il tendit l'oreille.

– Elle devrait être là.

Au-dehors, quatre coups de feu claquèrent, très rapprochés. Cinq secondes plus tard, deux autres coups ! Et à travers le vacarme, on entendit un long cri de terreur.

C'était la voix de Rae Stanley.

XII

Le rapt

La pièce basse dans laquelle se trouvaient Doc et ses hommes était éclairée par une lampe à pétrole dont la mèche était à nu. Dès les premiers coups de feu, Doc l'avait éteinte d'un geste.

Ham et les autres se précipitèrent vers la porte.

– Attendez ! cria Doc.

– Mais la jeune fille...

– C'est peut-être un piège. Long Tom, à ta radio !

Long Tom se dirigea en tâtonnant vers son appareil, alluma le circuit et reprit ses écouteurs.

Doc ne quitta pas la maison immédiatement. Il alla dans sa chambre où se trouvait son propre matériel. Il ouvrit des caisses et en retira

plusieurs objets qu'il glissa dans ses vêtements.

Craignant que la porte ne soit gardée, Doc gravit rapidement l'escalier et monta sur le toit. Il se glissa jusqu'au bord de celui-ci et se laissa choir dans la rue.

Des cris forcenés s'élevaient de partout. Les habitants alertés par les détonations, remplissaient les rues.

Parmi les cris, Doc distingua des ordres brefs et des bruits significatifs. Il s'avança sans bruit, protégé par l'obscurité.

Il aperçut alors plusieurs Tibétains, des hommes qu'il n'avait jamais vus auparavant. Shrops et Loo n'étaient pas parmi eux. Trois individus tenaient solidement Rae Stanley tandis qu'un quatrième essayait de la bâillonner.

À côté d'eux se trouvait une caisse en forme de cercueil, visiblement destinée à accueillir la jeune fille.

Rae se défendait comme une furie, à coups de pied et de poing.

Un Tibétain, à la mine patibulaire, brandissait

le revolver de la jeune femme. C'était manifestement avec cette arme-là qu'il avait tiré, car deux hommes étaient légèrement blessés.

– *Kwi sheeay !* gronda l'homme au revolver. Dépêchez-vous !

Rae Stanley parvint à se débarrasser du bâillon en secouant la tête.

– Au secours ! hurla-t-elle.

Doc tressaillit. Ce n'était pas là de la comédie ! C'était un vrai cri de terreur.

– Tigresse ! rugit l'Asiatique en se préparant à assommer la jeune femme d'un coup de crosse.

Son bras levé lui fut presque arraché par une main de bronze. Le revolver rebondit contre le mur d'une maison.

L'homme poussa un cri de douleur. Les autres lâchèrent Rae Stanley pour faire face à cet assaut inopiné.

– Doc Savage ! s'exclama Rae.

Les Tibétains ne semblaient pas avoir froid aux yeux et Doc était seul contre toute la bande.

– Ça ne sera pas long ! jeta le chef.

Doc avança la main et toucha à peine la mâchoire du type. Une chose surprenante se produisit alors. L'homme ouvrit la bouche et parut s'endormir debout. Puis il plia les genoux et s'écroula sur le sol.

La même chose arriva au suivant, puis à un troisième. La confiance des autres Tibétains fit place à une panique soudaine. Ils essayèrent de fuir, mais Doc était déjà sur eux. Il en assomma encore un et en attrapa un autre par la gorge.

– Le nom de ton maître et le lieu où il se trouve !

Rae Stanley s'approcha.

– Oui, faites-le parler ! Il est de la bande de Mo-Gwei !

Mais le Tibétain ne semblait pas prêt à lâcher le morceau. Il rejeta la tête en arrière et poussa un cri strident qui se répercuta dans les rues.

Et ce cri était destiné à couvrir l'approche du danger. La crosse luisante d'un fusil traversa l'obscurité et s'abattit sur le crâne de Doc.

L’homme de bronze lâcha sa proie et tomba lourdement au sol.

Une douzaine d’autres Tibétains étaient déjà sur les lieux, armés jusqu’aux dents. Deux d’entre eux s’emparèrent de la jeune fille. Le type qui avait frappé Doc leva son fusil pour la seconde fois.

– Écoutez ! Vous entendrez se rompre son crâne !

Mais la lourde crosse se fracassa sur les pavés. Doc n’était déjà plus là. L’homme jura comme un possédé.

– *Chung feng !* À l’assaut ! Attrapez-moi ce démon de bronze !

Mais Doc Savage avait disparu dans la nuit comme une chauve-souris.

– Allons ! C’est inutile ! dit le chef. Après tout, nous tenons la fille, et c’est pour ça que nous sommes venus ici !

Rae Stanley, à nouveau bâillonnée, fut jetée dans la caisse. Le couvercle se referma sur elle et

quatre hommes chargèrent le fardeau sur leurs épaules.

– *Kwai hsie !* cria le chef. Filons d'ici !

La bande disparut rapidement en emportant la caisse et les blessés.

Cependant la nouvelle avait fait le tour du village comme une traînée de poudre. Des cris de terreur jaillissaient dans la nuit.

– Les hommes de Mo-Gwei ! Ce sont les hommes de Mo-Gwei ! Ils sont des centaines ! Le météore bleu va arriver !

Telle était l'horreur suscitée par le monstre qui commandait au météore, que les rues se vidèrent comme par enchantement et qu'un silence de mort accompagna les hommes de Mo-Gwei alors qu'ils sortaient du village.

– C'est gagné, dit le chef. Maintenant, dépêchons-nous de remettre notre prisonnière à notre maître vénéré, digne porteur du masque de Bron, le demi-roi de l'enfer !

Dans la caisse, Rae Stanley pouvait à peine

bouger. Elle se demandait avec angoisse pourquoi Doc ne venait plus à son secours. Après ce qu'il venait de faire, pourquoi renonçait-il à présent ?

Mais soudain elle retint sa respiration.

Un son incroyable déchira la nuit : c'était quelque chose qui ressemblait au pincement d'un gigantesque instrument à cordes. Rae entendit des cris et la caisse tomba violemment sur le sol.

Trois Tibétains s'étaient écroulés. Ils n'étaient pas blessés, mais avaient perdu connaissance. Les fameuses balles anesthésiantes de Doc et de ses hommes faisaient bon ouvrage.

Monk bondit au milieu des Tibétains. Dédaignant sa mitraillette, il se jeta éperdument dans la bagarre. Renny arriva de son côté et ses poings énormes ne faisaient pas de quartier. Ham le suivait ; son épée tournoyait dangereusement autour de lui, tandis que Johnny et Long Tom visant posément, envoyèrent rouler encore trois Orientaux dans la poussière.

C'en était trop pour les hommes de Mo-Gwei.

Complètement affolés, ils prirent la débandade.

Mais après avoir franchi une centaine de mètres, leur chef se rendit compte tout à coup qu'ils n'étaient pas poursuivis.

– Arrêtez de courir comme des lapins ! hurla-t-il. Vous savez pourtant que notre maître est sans pitié pour les lâches !

Les Tibétains se retournèrent et ouvrirent un feu d'enfer. À leur surprise, les Blancs ne répondirent pas.

– Ils sont à bout de munitions ! En avant !

Les Orientaux s'élancèrent à l'assaut en tiraillant. Les Blancs semblaient se replier au fur et à mesure. Bientôt les hommes de Mo-Gwei purent récupérer la caisse abandonnée sur la route.

– N'allons pas plus loin, dit le chef. Nous n'avons pas de temps à perdre !

Ils chargèrent de nouveau la caisse sur leurs épaules, et, rassemblant les dernières victimes, s'engagèrent rapidement sur une petite route de campagne qui montait vers les montagnes. Après

une heure de marche, ils atteignirent un bouquet d'arbres, où les attendait une charrette attelée de chevaux. Ils entassèrent la caisse et les victimes sur le véhicule.

Un des hommes s'installa à l'avant et prit les rênes. Un fouet claqua et la charrette s'ébranla.

La lune avait fait son apparition et le conducteur n'avait aucune peine à diriger son attelage. Il se retourna. Les blessés, dans la charrette, étaient toujours inconscients.

– Comme c'est étrange, ce sommeil profond, murmura-t-il.

XIII

Le professeur Stanley

Lorsque l'aube se leva, la caravane tibétaine avait progressé assez loin vers le nord. Gravissant un col de montagne, elle avait rencontré de la neige ; à cette altitude, c'était toujours l'hiver.

À présent ils franchissaient un *sai*, une vaste étendue de sable et de roches erratiques. Dès que le soleil était apparu, ils avaient protégé leurs yeux contre l'éclat de la neige à l'aide d'écrans faits de longs poils de chevaux.

– Je ne sens plus mes jambes, gémit un homme, elles sont raides comme les pattes d'un cadavre de Yak !

Il y avait eu très peu de haltes au cours de la nuit, et ils étaient tous exténués.

Quant aux hommes frappés de cet étrange

sommeil, ils ne s'étaient toujours pas réveillés.

Le chef s'approcha et frappa sur la caisse.

– Alors, petite fleur, comment te sens-tu ?

– Mal, dit une voix enrouée à l'intérieur de la boîte. Laissez-moi sortir !

Le Tibétain ricana et retourna auprès de ses hommes. L'angoisse de Rae Stanley lui faisait plaisir.

La petite caravane arriva enfin au bout du *sai*. Au-dessous d'eux, dans une vallée, s'étendait une agglomération. Elle était assez semblable aux pueblos de certaines tribus d'Amérique latine. Seuls les toits avaient l'aspect recourbé du style asiatique.

On voyait tout de suite que le village avait été abandonné depuis longtemps et que les habitants actuels vivaient là temporairement. Quelques poneys décharnés étaient attachés à l'écart avec quelques yaks.

Des hommes apparurent sur le seuil des habitations et souhaitèrent la bienvenue aux arrivants. Ceux-ci se jetèrent sur la nourriture

comme des loups et burent à longues gorgées du *kumis*, une sorte de lait de jument fermenté.

– Est-ce que le vénéré Mo-Gwei est là ?

– Oui. Et il recevra tout de suite la jeune fille.

On retira la caisse de la charrette. Les victimes endormies furent dirigées vers leurs habitations.

– Allons, dit un Tibétain, Mo-Gwei nous attend !

Les hommes empoignèrent la caisse et entrèrent dans le village.

– Béni soit Mo-Gwei d'avoir trouvé ce Village des Fous pour notre séjour, murmura quelqu'un. Ce froid des hauts plateaux ne me vaut rien !

Ils s'engagèrent dans un passage étroit. Un homme les précédait, armé d'une torche. Une odeur d'encens vint à leur rencontre, remplaçant agréablement les odeurs nauséabondes qui traînaient dans les ruelles.

Ils descendirent une volée de marches et pénétrèrent dans une grande pièce éclairée par

deux lampes à pétrole en cuivre. La chambre était presque nue ; pas de tapis sur le sol, pas de tentures sur les murs sans fenêtres. Mais une odeur d'encens presque insupportable.

– Déposez la caisse, bande de feignants ! dit une voix aiguë.

Personne ne s'était montré, mais la voix stridente remplissait tous les coins de la pièce.

Les hommes se hâtèrent de poser la caisse sur le sol.

– Est-ce que la jeune fille est là-dedans ?

– Oui, ô vénéré Mo-Gwei !

– Abrutis ! Appelez-moi Mo-Gwei, Face du diable, Maître du météore bleu et Maître de l'humanité entière !

Les hommes répétèrent la formule respectueusement et soudain le chef invisible éclata de rire.

– Je vous entends avec plaisir, mes fils ! Je régnerai sur tout ce qui vit, et je partagerai mes richesses avec vous !

Les Tibétains se léchèrent les lèvres avec avidité.

– Têtes de mules ! cria de nouveau la voix. Dites-moi plutôt si vous avez retrouvé la trace des traîtres, Shrops et Loo ?

– Nous n’avons trouvé aucune trace, Maître...

– Aucune ? Vous méritez que je vous envoie le météore ! hurla la voix.

Les Tibétains tombèrent à genoux, terrorisés.

– Nous avons cherché partout, partout, ô maître vénéré !

– Ils sont à Tonyi, j’en suis sûr ! Le fait que cette fille y était le prouve suffisamment. Ils l’ont emmenée avec eux. Mais j’enverrai des hommes plus malins que vous pour les retrouver. Et maintenant, crétins, ouvrez cette caisse !

Les Tibétains s’affairèrent. L’un d’eux osa enfin lever les yeux.

Mo-Gwei était accroupi sur une plate-forme suspendue au plafond par quatre chaînes. Elle était en acier, et manifestement à l’épreuve des balles.

Du Maître lui-même, on n'apercevait qu'un masque hideux, mauve, surmonté de deux cornes dressées. Ce masque figurait le démon du Yak, le pire des ogres tibétains.

Un homme souleva enfin le couvercle de la caisse.

– Voici la jeune fille, ô maître !

Si la stupeur pouvait tuer, tous les disciples de Mo-Gwei seraient tombés raides morts.

Au lieu de Rae Stanley, ce fut la puissante carrure de Doc Savage qui se dressa hors de la caisse. Il avança la main et ses doigts frôlèrent la mâchoire de l'homme qui avait ouvert la grande boîte. L'individu s'écroula sans dire un mot.

Un autre Tibétain, qui tenait un poignard à la main, s'élança vers Doc mais ne rencontra que le vide. Il tomba en travers de la caisse. En passant, sa joue fut effleurée par les doigts de Doc et il s'immobilisa à son tour sur le sol. Comme son compagnon, il paraissait dormir profondément.

Les autres s'affolèrent. Certains cherchaient

leurs armes, d'autres couraient vers la porte.

Au-dessus de leurs têtes, Mo-Gwei hurlait comme un bœuf écorché, mais se tenait prudemment au fond de sa tanière.

Doc attrapa un poignard au vol et l'envoya vers une des lampes de cuivre, qui se renversa et s'éteignit. Il arracha une toque de fourrure qui passait à sa portée et la lança avec force contre l'autre lampe qui s'éteignit à son tour. L'obscurité et le silence envahirent la pièce.

Les Tibétains attendaient que Doc manifeste sa présence pour ouvrir le feu. Et ils se demandaient comment Doc avait fait pour prendre la place de la jeune fille dans la caisse.

Ils ignoraient que Doc portait sur lui un petit poste émetteur et qu'il avait donné l'ordre à ses hommes d'attaquer les Tibétains à Tonyi. Et ils ne se doutaient pas non plus que cette attaque avait eu pour seul but de les éloigner de la caisse afin que Doc eût le temps de se substituer à Rae Stanley.

Doc se tenait accroupi sous la plate-forme de Mo-Gwei. Impossible de l'atteindre en sautant, c'était trop haut. Il entendait remuer Mo-Gwei. Sans doute celui-ci essayait-il de s'échapper par un trou creusé dans le plafond.

Doc plongea la main dans sa poche et en sortit un petit objet métallique qui avait la forme d'un œuf de pigeon. Il le lança à travers la pièce. L'objet éclata sans faire de dégâts, mais le bruit était assourdissant. Les Tibétains portèrent les mains à leurs oreilles en poussant des cris de douleur. Doc en profita pour redresser la caisse. Avant que les Tibétains eussent recouvré leurs esprits il monta dessus et se hissa sur la plate-forme.

Mo-Gwei avait déjà disparu par le trou.

Doc le suivit. Il se trouvait dans une autre pièce. Sa lampe de poche éclaira des murs nus et une porte. Doc la poussa. Il entendit des pas précipités qui s'éloignaient. Une autre porte claqua. Un instant plus tard Doc l'enfonça d'un coup d'épaule. Il s'arrêta un moment pour retirer les minuscules étuis de bronze qui couvraient le

bout des doigts de sa main droite. Ils étaient confectionnés avec tant de soin qu'ils étaient pratiquement invisibles à l'œil nu. Ces étuis étaient armés d'aiguillons creux contenant un produit qui provoquait la perte de conscience. C'était là le secret du pouvoir qui paraissait magique aux yeux des Tibétains.

Doc continua sa poursuite à travers un long corridor, puis il descendit des marches. Il s'arrêta à nouveau pour écouter. Rien, il reprit sa course. Le passage tournait à droite, puis à gauche.

Doc entendit soudain un cri de terreur, suivi d'une sorte de froissement et d'un coup sourd.

– Au secours ! cria une voix derrière une porte.

Ces mots étaient prononcés en anglais.

Doc bondit. Au pied d'une volée d'escaliers, un homme était étendu, la colonne vertébrale brisée.

À côté de lui gisait le masque hideux de Bron, le Démon du Yak.

Doc éclaira le visage de l'homme. Il était

mort. Son visage jaune avait quelque chose de répugnant. Il avait une toute petite bouche qui s'ouvrait au maximum et sur laquelle Doc se pencha pour en examiner l'intérieur.

Puis il se releva et retourna vers la porte derrière laquelle on avait crié au secours en anglais. Elle était fermée de l'extérieur par une barre de fer. Avant de la soulever, Doc demanda :

– Qui est là ?

– Stanley, balbutia la voix, le professeur Stanley !

XIV

Le récit du professeur Stanley

Doc Savage braqua sa torche électrique sur le professeur Stanley.

On avait peine à croire qu'on se trouvait devant une sommité mondiale en matière de planétoïdes ou à un savant qui parcourait le monde à la recherche de météores.

Sans doute n'avait-il jamais été très robuste, mais il était maintenant absolument décharné. Sa peau était blême et ses yeux étaient enfoncés si profondément dans leurs orbites, qu'on eût dit qu'ils fuyaient tout regard. Il était tout à fait chauve, son grand crâne était tout jaune ; et il n'avait ni barbe ni sourcils.

Doc avait vu sa photo dans un journal scientifique deux ans auparavant ; c'était le

même homme, mais méconnaissable à première vue.

Il était évident que Stanley avait traversé des épreuves terribles.

Il leva les yeux vers Doc en joignant les mains dans un geste de supplication.

– Sortez-moi d’ici ! gémit-il. Sauvez-moi !

– Calmez-vous. Pouvez-vous bouger ?

– Un peu. Ces démons m’ont donné à manger, mais c’est ce maudit météore qui a sapé mes forces.

– Venez, dit Doc.

Le professeur se mit fiévreusement à raconter toutes les épreuves qu’il avait subies.

– Ils ont fait toutes sortes d’expériences sur ma personne : ils m’ont exposé à l’action du météore, et puis ils ont essayé différents remèdes.

– Alors, c’est que l’un a réussi !

– Oui. Sans cela je serais une épave, un fou furieux.

Ils avancèrent dans le corridor.

– Quand se sont-ils emparés de vous ?

– Un peu après que ma caravane eut quitté Tonyi. Il y a des mois de cela... peut-être des années. J'ai perdu le sens de la durée.

– Qu'est-ce que c'est, exactement, ce météore bleu ?

– Cela peut paraître incroyable, dit le professeur en secouant la tête, mais je l'ignore. C'est une chose horrible qui paralyse absolument toute activité cérébrale.

– Et ce remède ?

– J'en ignore la nature. Ils me l'ont administré quand j'étais sous l'effet du météore.

Ils arrivèrent au pied de l'escalier où gisait le cadavre.

– Je poursuivais Mo-Gwei, dit Doc ; avez-vous jamais vu son visage ?

Stanley frissonna.

– Non, jamais. Et je crois que très peu de ses hommes l'ont vu.

Doc éclaira le corps avec sa torche.

– Est-ce là le masque que porte Mo-Gwei ? demanda-t-il.

– Oui ! cria Stanley. Il est mort ?

– Cet homme a la colonne vertébrale brisée.

– Mo-Gwei... est mort ! murmura le professeur. Le monde est débarrassé d'un monstre épouvantable !

– Ça n'est pas Mo-Gwei, dit Doc.

– Pas Mo-Gwei ?

– Mo-Gwei n'est pas muet, expliqua Doc. Mais ce type-là l'était. On lui a arraché la langue il y a longtemps.

Doc commença à explorer les environs avec sa torche.

– C'était probablement le garde du corps de Mo-Gwei, dit-il. Étant muet et probablement illettré, il ne fallait pas craindre qu'il divulgue des secrets.

– Mo-Gwei avait une voix aiguë, une voix de perroquet, avança Stanley. Peut-être que ce muet

arrivait à...

– Aucune chance, dit Doc. Mo-Gwei a passé son masque à cet homme ici même, et il s'est engouffré dans une chambre. Le garde a continué à marcher. N'ayant pas l'habitude de porter un masque, il a dû tomber du haut des escaliers et se rompre le cou.

– Écoutez ! s'écria Stanley. Ils arrivent !

On entendait des bruits de pas et des cris. La lueur d'une torche apparut au fond du corridor.

Avant même que Doc eut pu éteindre sa lampe de poche, un coup de feu claqua et une balle siffla à ses oreilles.

– Il faudra oublier Mo-Gwei pour le moment, dit Doc.

– Nous n'en sortirons jamais, bégaya le professeur, qui tremblait de tous ses membres.

Doc ramassa le masque hideux et poussa le corps dans une chambre proche.

Les poursuivants approchaient.

– Silence ! dit Doc.

Ils s'élancèrent dans un escalier, puis tournèrent à gauche. Les Tibétains semblaient avoir perdu leur trace. Ils couraient de tous les côtés en proférant des jurons qui se répercutaient dans les passages souterrains.

Doc aperçut la lumière du jour. Elle entrait par un trou dans le plafond. Le vent y soufflait et des flocons de neige virevoltaient.

Doc prit son élan, s'agrippa aux bords du trou et jeta un coup d'œil à l'extérieur. Il vit des toits dont quelques-uns étaient défoncés.

Doc se laissa retomber sur le sol. Il empoigna le professeur et le hissa jusqu'au trou. Stanley parvint à sortir après beaucoup d'efforts. Une sueur froide perlait à son front.

– Attrapez ! cria Doc en lui lançant le masque mauve.

Doc le suivit. Il précéda Stanley à travers les toits en évitant la neige.

– Pourquoi avez-vous pris le masque ? demanda Stanley.

Doc ne répondit pas. Il cherchait un endroit

derrière une cheminée, où la neige s'était amassée.

– Vous allez rester caché ici. Moi je vais faire un tour. Mais surtout, ne bougez pas d'ici ! Compris ?

– Est-ce bien nécessaire ? Ne puis-je pas...

– Nous aurons du mal à sortir d'ici. Les bords de la vallée n'offrent pas de protection et ces types sont bien armés. Vous, restez bien où vous êtes !

– D'accord, gémit le professeur.

Doc se baissa et s'éloigna furtivement à travers les toits.

L'alerte avait été donnée et des gardes étaient postés partout, plus particulièrement à l'endroit où étaient entravés les chevaux et les yaks.

– Il ne faut surtout pas que l'homme de bronze mette la main sur un cheval, dit un des gardes.

– Alors, faisons bien attention qu'il ne s'en approche pas, dit un autre.

Derrière eux, ils entendirent soudain une voix aiguë :

– Bien dit, fils de Mo-Gwei !

Les hommes se retournèrent d'un bond et se trouvèrent face à face avec le masque mauve. Ils avaient reconnu la voix de Mo-Gwei, et ils tombèrent à genoux.

– Faites bien attention ! dit la voix derrière le masque. L'homme de bronze s'est emparé du professeur Stanley. Il se peut qu'ils viennent par ici. Dans ce cas...

Un garde se redressa soudain.

– Lik-djeng ! Attention ! Cet homme n'est pas Mo-Gwei !

Doc arracha le masque et le jeta. Puis il disparut comme l'éclair.

Il ne comprenait pas comment les gardes avaient pu découvrir le piège qu'il leur tendait. Car il avait imité la voix de Mo-Gwei à la perfection et il s'était tenu suffisamment dans l'ombre pour qu'on ne puisse pas distinguer qui se tenait derrière le masque. Il y avait là un

mystère...

Doc se précipita à nouveau sur les toits. Il voulait aller chercher le professeur. Soudain, à l’approche de la cheminée, il se figea.

Stanley était aux mains d’une demi-douzaine de Tibétains qui le faisaient passer par le trou d’un toit.

Doc bondit en avant, mais une volée de plomb l’obligea à se jeter à plat ventre. Il attendit. Doc était convaincu que le professeur avait désobéi à ses ordres, car personne n’aurait dû le découvrir.

Des hommes surgirent sur le toit et aperçurent l’homme de bronze. Des coups de feu claquèrent. Doc rampa jusqu’à un trou et s’y laissa tomber. Lorsqu’il toucha le sol, une nouvelle fusillade éclata. Il était tombé quasiment dans les bras d’un groupe de Tibétains !

Doc vit une porte devant lui et fonça. Les Tibétains déchaînés se lancèrent à sa poursuite sans cesser de tirer. Par deux fois son vêtement fut troué de balles.

Mais trente secondes plus tard, Doc se

retrouvait soudain à l'air libre. Il avait choisi la bonne porte !

À l'intérieur, les ordres fusaient de partout, mais la confusion était à son comble. Avant que les Tibétains aient pu se regrouper et préparer une battue dans les environs, Doc était déjà sur la colline. Il traversa le *sai* sablonneux en courant de toutes ses forces. Grâce à son merveilleux sens de l'orientation et grâce peut-être aussi à une petite boussole qu'il portait au poignet, il retrouva sans peine la direction du village de Tonyi.

Il avait eu la chance d'échapper aux disciples de Mo-Gwei, mais il devait renoncer à sauver le professeur Stanley. C'était pour l'instant, une entreprise au-dessus des forces d'un homme seul, même quand cet homme s'appelle Doc Savage.

XV

La confession de Rae

Doc arriva à Tonyi dans l'après-midi. Il se rendit immédiatement dans la maison qui avait abrité sa longue torpeur et en parcourut silencieusement les pièces à la recherche de ses compagnons. Il entendit du bruit dans le corridor et passa la tête par une porte.

– Oh ! s'écria Rae Stanley.

Son visage s'éclaira et elle regarda Doc de tous ses yeux.

– Je suis tellement contente que vous soyez de retour ! J'étais très inquiète. C'était courir un tel risque, que de prendre ma place dans cette caisse !

– Où sont mes hommes ?

– Ils sont partis à la recherche de Shrops et de

Loo. Ceux-ci n'étaient pas dans leur tente, hier soir, quand j'y ai mené vos compagnons. Nous n'avons donc pas pu mettre la main sur eux.

– Et vous, êtes-vous décidée à renoncer à cette histoire de fiançailles ?

La jeune fille rougit violemment.

– C'est Shrops qui m'a obligée à faire tout cela. Il tient mon père prisonnier et il a menacé de le tuer si je n'obéissais pas.

Doc ne révéla pas qu'il savait où se trouvait réellement son père.

– Ils cherchaient à me convaincre d'abattre Mo-Gwei, n'est-ce pas ?

– Oui. Shrops et Loo ont commencé par être des partenaires de Mo-Gwei. Mais ils ont joué double jeu et ils se sont emparés d'une partie du météore ainsi que du remède.

– Avec l'intention de faire un peu de pillage de leur côté, je suppose ?

– Exactement. Ils veulent se débarrasser de Mo-Gwei. Ils ont peur de lui et ils ne connaissent pas sa véritable identité. Alors ils ont pensé à

vous ! C'est pour cela qu'ils sont allés en Amérique du Sud, et ils m'ont obligée à les accompagner.

Doc ne répondit pas. Il regardait la jeune fille avec attention. Elle poursuivit :

– Me croirez-vous si je vous dis que j'étais bien décidée à vous apprendre la vérité dès que vous auriez capturé Mo-Gwei ? Bien sûr, je savais que Shrops et Loo essaieraient de vous tuer, une fois le travail accompli.

Doc ne dit toujours rien.

– Vous ne me croyez pas ? dit la jeune fille d'une voix suppliante.

– Que savez-vous du météore ? De sa composition ? demanda Doc.

– Rien... Absolument rien. Shrops m'a tenue à l'écart de tout.

On entendit des éclats de voix dans le corridor, et des bruits de pas.

Monk entra. Il tenait son porcelet sous le bras.

Derrière lui venait Ham, la canne à la main. Les autres suivaient.

– Et alors ? dit Doc.

– Nous avons remué ciel et terre, dit Johnny. Ils ont levé le camp.

Sans hésitation, Doc donna ses ordres.

Long Tom devait rassembler son équipement électrique. Monk était chargé de confectionner des grenades contenant le fameux gaz qui endormait sans tuer. Renny, lui, devait s'occuper des problèmes de campement. Johnny devait acheter des yaks et Ham de la nourriture.

– Nous partons à la recherche de Mo-Gwei, ainsi que de Shrops et de Loo, déclara Doc.

– Vous savez où se trouve Mo-Gwei ? demanda Monk.

– Oui.

Doc n'en dit pas plus, et ses hommes, le connaissant, n'insistèrent pas. Mais Rae voulait en savoir davantage,

– Vous ne nous avez pas raconté vos propres

aventures ?

L'homme de bronze ne parut pas avoir entendu.

– Avez-vous des nouvelles de mon père ? insista Rae.

Doc était devenu sourd et muet. Il s'occupait de son propre équipement scientifique.

Rae frappa du pied.

– Dites, mais...

Monk la prit par le bras.

– Sh-h-h ! fit-il en la poussant vers la porte. Vous perdez votre temps !

– Mais qu'est-ce qu'il a ? Pourquoi ne répond-il pas à mes questions ? Est-il froissé parce que j'ai essayé de tromper sa bonne foi avec cette histoire de fiançailles ?

– Mais non...

– Alors quoi ?

– Il est comme ça, dit Monk. Il est parfois incompréhensible. Mais tout ce qu'il fait est bien fait. Soyez-en sûre. Et maintenant, aidez-moi

dans ma petite cuisine chimique !

Doc rassembla ses hommes.

– Rendez-vous dans une heure près de la tente qu'occupaient Shrops et Loo. Vous chargerez la nourriture et le reste sur les yaks que Johnny se procurera. Monk, laisse ton porcelet ici. Il fait trop froid pour lui dans les montagnes. Tu trouveras bien quelqu'un pour s'en occuper.

Avant une heure, tous les hommes se trouvèrent au rendez-vous fixé par Doc.

– Voilà la tente, dit Rae Stanley, en indiquant l'emplacement où avaient campé Shrops et Loo.

Doc jeta un coup d'œil à la jeune femme.

– Vous, vous ne venez pas avec nous.

– Et vous, répondit la jeune femme, vous vous trompez !

Doc fit un signe de tête à Monk. Le gorille s'approcha de Rae et la prit par le bras.

– Doc a raison, dit-il, c'est trop dangereux pour vous.

Ham l'interrompit d'un geste avec sa canne.

– Écoutez, Doc. Les gens sont très montés contre les Blancs dans ce village. J'ai dû payer un prix fou pour tout ceci, et c'est tout juste si j'ai pu l'obtenir. N'est-ce pas risqué de laisser cette jeune fille ici ?

Sans dire un mot, Doc tourna les talons et retourna vers la petite cité. Dix minutes plus tard, il était de retour.

– Tu as raison, Ham. Ces gens nous en veulent à mort. Nous prendrons Rae avec nous !

– Merci ! s'écria la jeune fille, avec ferveur.

Doc se dirigea vers la tente de Shrops. Il y resta un bon moment penché sur le sol. Quand il ressortit, il jeta brièvement :

– Ils ne sont pas retournés en ville. Ils se dirigent vers le nord. Regardez, voilà les traces des deux hommes elles tournent le dos à Tonyi.

Doc gardait les yeux rivés sur les marques grises. Les autres suivaient avec les montures et le matériel.

À quelques kilomètres du village, il apparut qu'un groupe d'hommes avait rejoint Shrops et Loo.

– C'est leur gang, murmura Monk. Et ils ont des yaks et des poneys. Et tout ce petit monde se dirige vers le nord !

– À mon avis, dit Ham, ils savent que Doc a percé à jour leurs intentions, et ils ont décidé de frapper un grand coup de leur côté.

– C'est fort possible, répondit Rae Stanley.

– Alors il faut espérer qu'ils se liquideront mutuellement et qu'ils nous épargnerons la besogne ! déclara Monk.

XVI

La ruse

Le soleil disparaissait à l'horizon que Monk grognait toujours. Il en avait aux yaks en général et à leur manière de trotter en particulier.

– J'ai voyagé de toutes les façons possibles, dit-il, mais ça, c'est unique ! Autant chevaucher une pierre qui roule !

De hautes montagnes se dressaient autour d'eux. Elles étaient absolument dépourvues de végétation et leur couleur rougeâtre n'étaient pas sans évoquer les crêtes de l'Arizona.

Rae Stanley leva les yeux.

– C'est étrange, dit-elle. Ou peut-être n'est-ce pas étrange.

– Que voulez-vous dire ? demanda Ham.

– D’après les légendes recueillies par mon père, c’est dans des montagnes comme celles-ci que le météore serait tombé.

– Je n’en serais pas surpris, répondit Ham, car nous allons tout droit vers le nord.

Mais Ham eût été très surpris d’apprendre qu’ils approchaient maintenant du village de Mo-Gwei. Doc n’avait parlé à personne du Village des Fous, ni de ce qu’il y avait fait. Ils suivaient toujours les traces de Shrops et de Loo.

Doc, qui précédait le groupe, se rendit compte que les traces ne se dirigeaient pas directement vers le village, mais qu’elles allaient le contourner. Doc s’approcha soudain de Monk.

– Tu n’as pas envie de servir d’appât pour un petit piège ? demanda-t-il à voix basse.

– Hein ? grogna Monk.

– C’est dangereux.

– Comptez sur moi ! De quoi s’agit-il ?

– Reste un peu en arrière, c’est tout. Mais ne prends pas de risques.

– Vous me connaissez, Doc.

– Justement.

Doc quitta Monk et s'avança jusqu'à hauteur de Long Tom.

– Est-ce que tu peux compter sur le fonctionnement de ton émetteur, par ici ?

– Bien sûr, répondit Long Tom.

Il enleva sa toque de fourrure qui renfermait un petit émetteur très compact, et vérifia l'appareil.

– Ça marche !

– Bien, dit Doc. Garde le contact.

Doc prodigua quelques paroles de réconfort aux autres voyageurs, puis il prit de l'avance et disparut bientôt dans la nuit tombante.

Monk avait très vite appris à connaître les réactions de sa monture. Elle faisait toujours exactement le contraire de ce qu'on en attendait. Monk n'eut donc aucune peine à faire en sorte qu'elle s'arrêtât.

Monk regarda s'éloigner le reste de la caravane. Il n'était pas mécontent. Doc lui avait parlé de danger, et le danger, c'était son affaire ! Mais il n'avait pas la moindre idée de ce qui l'attendait.

Monk descendit de son yak, et essaya de le prendre en remorque au bout de la corde. En vain. L'animal était têtu comme un âne. Monk lui tourna le dos et jeta la corde.

La petite troupe avait déjà disparu de l'autre côté d'une colline. Monk se remit en marche. Après un moment, il se retourna. Le yak le suivait pas à pas.

– Quelle vie ! grogna Monk en essayant de remonter sur la bête.

Il se figea soudain. Deux hommes au visage basané étaient apparus et tenaient leurs fusils braqués sur Monk.

Monk leva les bras et les hommes s'approchèrent. Ils le fouillèrent avec soin et lui enlevèrent ses armes. Monk les reconnut. Ils appartenaient à la bande qui s'était emparé de lui

et de Ham en Amérique du Sud.

– Le gang de Shrops !

– Ferme-la, gorille !

– Ainsi, vous êtes l'arrière-garde, hein ?

L'un des hommes le mit en joue. Il n'avait pas l'air de plaisanter et Monk se souvint des recommandations de Doc. Doc avait sûrement prévu tout ceci, il savait ce qui allait arriver !

– Nous allons te mener auprès de Shrops !

– Dommage que tu sois notre seule capture, dit l'autre. Tu nous serviras d'otage. Et si Doc Savage veux te ravoir, il faudra qu'en échange il nous débarrasse de Mo-Gwei !

– Doc vous brisera la nuque, lança Monk.

– Ne discute pas ; marche devant !

Monk obéit et fit un effort pour paraître très inquiet. Il savait que Doc se cachait quelque part dans l'obscurité et qu'il ne manquerait pas de les suivre.

De l'autre côté de la colline, Renny

s’approcha de Rae Stanley et lui confia :

– Je crois qu’il va enfin y avoir de l’action !

– Pourquoi ?

Long Tom leva soudain la main.

– Silence !

Il porta son émetteur à son oreille et écouta attentivement.

– Les hommes de Shrops ont mis la main sur Monk, annonça-t-il. Doc les suit et il espère qu’ils le mèneront jusqu’à Shrops.

– Oh ! s’écria Rae. Elle était stupéfiée d’apprendre que tant de choses s’étaient passées presque sous ses yeux, sans qu’elle se doutât de rien.

– Est-ce que Monk a été blessé ? demanda Ham.

– Monk est O.K. répondit Long Tom.

– Mais comment savez-vous tout cela ? s’exclama Rae.

– Doc a un petit émetteur sur lui.

– Mais je n’ai rien remarqué !

– Il n’est pas plus grand que le mien. Ça ne porte pas très loin, mais ça nous sert à rester en contact.

– Et nous, qu’est-ce qu’on fait ? demanda Renny.

– Doc nous dit de quitter la piste et d’aller vers l’ouest. C’est dans cette direction que sont partis Monk et ses deux gardiens.

Le groupe modifia son orientation, et s’enfonça dans la nuit que la lune naissante rendait moins obscure.

– J’espère que Monk s’en tirera ! grogna Ham.

Pendant ce temps, Monk essayait d’engager la conversation avec les Asiatiques et de leur tirer les vers du nez. Ignorant que Doc avait déjà retrouvé le professeur Stanley, il voulait en savoir plus long sur ce sujet.

– Vous êtes plus futés qu’on ne pense, vous autres ! commença-t-il. Je suppose que le professeur Stanley vous a bien payés pour l’accompagner dans son expédition !

– Nous n’avons jamais vu le professeur Stanley, répondit l’un des hommes.

– Hein ? s’écria Monk.

– Jamais !

– Mais je croyais que vous le teniez prisonnier ?

Les Tibétains ricanèrent.

– C’était un mensonge bien pratique pour tenir sa fille à notre merci.

– Alors c’est Mo-Gwei qui tient le professeur ?

Ses interlocuteurs ne répondirent pas immédiatement.

– On ne sait pas. Mais des rumeurs ont couru comme quoi un homme blanc très savant aurait succombé au météore bleu.

– Ça doit être Stanley ! Et vous dites que le météore l’a eu ! Vous voulez dire que Mo-Gwei se sert de Stanley pour faire des expériences ?

– Ça, on ne le sait pas, vieux singe !

– Vous ne le savez pas ! Mais, vous faisiez

pourtant partie du gang de Mo-Gwei avant de passer du côté de Shrops et de Loo !

– Les hommes de Mo-Gwei ne connaissent pas leur maître, et ils ne savent rien de ses intentions.

– Mais dites-moi une chose, les gars, vous avez eu beaucoup de mal à filer avec une partie du météore ?

– Nous avons été les plus malins, répondit fièrement le Tibétain ; avant que nous ayons pu être découverts, nous étions déjà partis avec le météore et avec le remède qui guérit ses effets.

Monk avait du mal à dominer son excitation. Les autres se laissaient aller, et il se sentait sur le point de découvrir la nature du météore.

– Est-ce qu'il est lourd à porter, le météore ? demanda-t-il enfin.

– Pour un homme, oui. Mais il est transporté généralement à dos de yak sauf parfois, lorsque...

– Tu tiens à te faire couper la langue, toi ? s'écria son compagnon. Tu vois bien que ce type essaye de nous faire parler !

Monk n’en apprit pas davantage.

Ils se frayèrent un passage à travers une gorge profonde et franchirent une rivière. L’eau en était rapide et glaciale. Arrivés de l’autre côté, ils se remirent à monter.

Monk tendait l’oreille dans l’espoir de surprendre un bruit indiquant la présence de Doc, mais il ne s’en faisait pas trop. Il avait confiance en l’homme de bronze.

– Lih ding ! cria une voix. Halte !

Ils s’arrêtèrent.

– Du calme ! Tu veux faire trembler les montagnes, peut-être ? gronda un des gardiens.

Des hommes sortirent de l’obscurité. Monk en reconnut quelques-uns, les autres lui étaient inconnus. Mais tous étaient des partisans de Shrops.

– Nous avons ramené un singe pour Shrops !

– Espérons que ça le calmera, dit une des sentinelles.

– Il est de mauvaise humeur ?

– Il écume de rage !

– Pourquoi ?

– Loo a disparu.

Monk écoutait avec beaucoup d’intérêt.

– Loo est probablement passé dans le camp de Mo-Gwei, jeta-t-il sarcastique.

Un Tibétain se retourna d’un bond et lui envoya un coup de poing dans l’estomac. Monk perdit son calme et d’un direct à la mâchoire étendit l’homme dans la poussière.

Un autre Asiatique se précipita en brandissant un fusil. D’un geste, Monk lui arracha l’arme, la retourna et assomma son agresseur d’un violent coup de crosse.

Au même instant, Monk entendit un son étrange. C’était une note basse, mélodieuse, qui semblait descendre lentement des pics neigeux des montagnes environnantes.

Monk reconnut aussitôt ce son, c’était Doc qui se manifestait. Le gorille avait compris : il ne

fallait pas qu'il se fasse tuer ! C'était un avertissement de Doc, et Monk cessa de se battre.

– Qu'est-ce que c'était, ça ? demanda un Tibétain d'une voix inquiète.

– C'est le vent ! Viens, emmenons ce type chez Shrops.

XVII

La Terreur bleue

Une hutte, ressemblant à un bol renversé, avait été érigée au milieu d'un amas de rochers de la taille d'une maison. Un vent glacial secouait le toit de la cabane, et attisait le feu de *teyzak* qui brûlait à l'intérieur.

Shrops, le Cockney, tenait ses mains calleuses étendues au-dessus des flammes. Il jura quand il vit entrer Monk

– Alors ? On a rejoint ma petite famille ?

– Va te faire pendre ! répondit Monk.

Shrops écouta sans rien dire le récit de ses hommes. Ils se rengorgeaient visiblement et s'attendaient à des félicitations pour leur coup d'éclat.

– Maintenant, disparaissez, dit Shrops

sèchement.

– Tu n’as pas l’air content de me voir, lança Monk.

– Silence ! cria Shrops en sortant un revolver qu’il posa à côté de lui.

Il y eut un moment de calme complet. On entendait siffler le vent, de temps en temps les flammes se couchaient et le feu se mettait à fumer.

Un Tibétain fit irruption dans la hutte.

– Chef, l’homme que vous avez envoyé en éclaireur au Village des Fous est rentré !

– Envoie-le ici !

Un type pâle et efflanqué, très peu vêtu pour le froid qu’il faisait, fit son entrée. Il était hors d’haleine.

– Le village des Fous est vide, chef, complètement déserté ! Mais les hommes de Mo-Gwei viennent seulement de partir, car les pierres des fours sont encore chaudes.

– Il est allé dans son autre repaire !

Le messager se retira après avoir lancé un regard envieux au feu qui crépitait.

– Qu’est-ce que c’est que ce Village des Fous ? demanda Monk.

– C’est un endroit où tout le monde a perdu la raison.

– À cause du météore ? Parce qu’il est tombé dans les environs ?

– Je t’ai déjà dit de te taire ! Qu’est-ce que tu imagines ? J’ai d’autres soucis que toi !

– Tu as peur que Loo soit passé de l’autre côté, hein ?

La bordée d’injures qui accueillit ces paroles, confirma Monk dans ses suppositions. Le Cockney appréhendait la trahison de son partenaire.

Le temps passa. Deux fois Shrops se leva et ouvrit la porte de la hutte.

– Aucune nouvelle de l’homme que j’ai envoyé au second repaire de Mo-gwei ?

À chaque fois, la réponse fut négative.

Monk observait l'Anglais. Plusieurs fois, il le vit tâter une de ses poches. À un moment donné, il en sortit quelque chose qui ressemblait à un cylindre métallique. Quel que fût le contenu de ce cylindre, il paraissait très précieux. Monk se demandait quand Doc entrerait en action. Il ne pouvait pas être loin. Peut-être attendait-il encore, afin de réunir plus de renseignements.

On entendit soudain un cri et un Tibétain pénétra dans la hutte, bouleversé, le visage couvert de sueur.

– Loo a trahi !

Shrops avait déjà donné quelques échantillons de sa gamme de jurons. Mais ce n'était rien auprès des malédictions qu'il proférait maintenant. Il lui fallut un bon moment pour se calmer.

– Cette canaille ! maugréa-t-il. J'aurais dû m'en douter depuis longtemps !

Le messager ne savait quelle contenance prendre.

– Ce n'est pas tout, chef. J'ai vu quelque chose d'étrange.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Loo avait l'air très à l'aise. Il allait et venait comme si rien ne s'était passé.

Shrops était devenu très sombre. Il respirait difficilement et il avala plusieurs fois sa salive.

– C'est Loo qui m'a contacté en premier lieu, et qui m'a proposé de me joindre à Mo-Gwei, murmura-t-il enfin.

– C'est comme moi, chef. Et c'est Loo qui a recruté la plupart des hommes de Mo-Gwei.

Shrops ferma les yeux. Lorsqu'il les ouvrit de nouveau ils étaient fixés sur Monk. Il semblait avoir oublié que Monk était son prisonnier.

– Tu sais ce que je pense ?

– Non, dit Monk. Quoi ?

– Je pense que Loo pourrait bien être Mo-Gwei.

Le Cockney s'était levé et faisait le tour du feu en frappant du pied.

– Loo n'est autre que Mo-Gwei ! répéta-t-il. Quel imbécile j'ai été ! C'est bien fait pour moi ! Et il était tout de suite d'accord pour voler une partie du météore et du remède...

Shrops s'arrêta pour tâter une nouvelle fois sa poche.

– Chef, nous sommes en danger ici ! Ils connaissent l'emplacement de notre camp !

– En effet ! Et nous allons partir d'ici. Dis aux hommes de se préparer !

Le messager sortit. Puis, comme s'il avait reçu un coup en pleine figure, il vola à travers la porte.

– Le météore bleu ! hurla-t-il.

Monk bondit au-dehors. Il chercha des yeux, puis, trop vite, il trouva. Ce qu'il vit ressemblait à une aube bleue. C'était un bleu encore très clair, mais qui allait en s'approfondissant. Bientôt les rochers commencèrent à jeter des ombres gigantesques dans la clarté irréelle.

Monk reconnut le sifflement qu'il avait déjà entendu en Amérique du Sud.

Shrops n'était pas sorti de la hutte. Monk se

retourna et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

L'anglais était accroupi devant des appareils bardés de boutons, de cadrans et de commutateurs. Avec une hâte frénétique il les actionnait tous.

Puis il se redressa et sortit précipitamment. Il regarda vers le nord, d'où venait le météore. Ensuite il riva son regard sur l'ouest, avec angoisse, comme s'il attendait que quelque chose surgisse de cette direction.

Rien ne vint

– Malédiction ! gémit-il. Malédiction !

Il était devenu blanc comme un mort. Ses mains se joignaient dans un geste presque enfantin.

Toujours rien.

Mais au nord, la lueur était devenue presque insoutenable.

– Loo a pris ma partie du météore ! cria Shrops. Ça devrait venir, et ça ne vient pas !

Les Tibétains poussaient des cris de terreur et

se protégeaient les yeux de l'éblouissement. Ils se précipitèrent vers Shrops.

– Le remède, chef ! Le remède !

Shrops porta de nouveau la main à sa poche.

– Il n'y en a pas assez pour tout le monde ! La réserve était avec le météore. Loo a dû l'emporter !

– Partagez ce que vous avez ! hurla un homme.

– Arrière, chien ! dit Shrops en brandissant son revolver. Il n'y en a que pour un seul homme !

Les Tibétains échangèrent des regards menaçants. Monk, profitant de la situation, s'approcha de Shrops.

– Halte ! cria celui-ci. Il dirigea son arme vers Monk et pressa la détente.

La balle alla se perdre du côté des rochers et on entendit à peine le coup à travers le sifflement du météore.

Une pierre lancée avec force avait frappé le

poignet de Shrops et détourné son revolver. Shrops lâcha son arme de surprise et regarda dans la direction d'où était venu le projectile.

Un géant de bronze s'approchait à grandes enjambées. Shrops se retourna et prit la fuite.

Monk s'était jeté à terre quand Shrops avait tiré. Il se releva et vit passer Doc devant lui comme un éclair. Shrops se dirigeait vers les yaks qui étaient attachés non loin de là. Il sauta sur un des animaux. Le yak n'a rien d'un coursier rapide. Mais celui-ci prit peur et l'élança droit devant lui avec une agilité qu'un cheval lui aurait enviée sur un terrain aussi rocailleux.

Doc avait pris l'Anglais en chasse. Monk suivit, mais fut vite distancé.

La lumière bleue devint de plus en plus douloureuse et le sifflement déchirait les oreilles.

Doc gagnait péniblement du terrain. Le sol était glissant et la moindre chute aurait permis à son adversaire une inestimable avance. Mais, en sautant d'un roc à l'autre, Doc le rattrapait lentement. Sans ralentir, il ramassa une grosse

pierre et visa.

Shrops fut atteint à la tête et, désarçonné, roula sur le sol. Doc était déjà sur lui, il l'assomma d'un coup de poing, et plongea la main dans la poche du Cockney.

Il en sortit le cylindre métallique.

Doc se retourna et courut vers Monk. Peut-être voulait-il partager le remède avec son compagnon ? peut-être aussi voulait-il se porter au secours de Rae Stanley. Suivant les ordres que Doc avait donnés par radio, elle devait s'être rapprochée de la hutte.

L'homme de bronze l'aperçut, collée contre un rocher, les mains désespérément serrées sur ses yeux.

Doc trébucha, faillit tomber. Ses traits étaient tendus par une volonté farouche.

De nouveau, il fit un faux pas. Il semblait avoir perdu son agilité. Il commençait à ressentir l'effet du météore, et il se rendit compte qu'il n'atteindrait pas ses amis à temps.

Doc buta contre une pierre et s'écroula. Des sons inarticulés s'échappaient de sa poitrine. Il était trop tard pour ce qu'il voulait faire. Ses doigts, dans un dernier effort, s'acharnèrent sur le bouchon du cylindre.

Quand il eut arraché celui-ci, une fantastique lueur bleue, encore plus éclatante que celle du météore, jaillit de l'ouverture. Elle s'éleva dans le ciel comme une flamme, resta suspendue un moment, puis s'évanouit.

Mais Doc Savage avait perdu dans ce dernier effort ce qui lui restait de forces. Il roula sur le dos comme s'il avait été frappé par une balle. Il se trouvait au sommet d'une colline et rien ne put empêcher son grand corps de dégringoler, d'abord lentement, puis de plus en plus vite, le long de la paroi rocheuse. Il entraîna des blocs de pierre avec lui et déclencha une véritable avalanche. Bientôt il disparut à la vue.

Bien avant que son corps cessât de rouler, il y eut dans le ciel comme un claquement de fouet ; le météore s'éloigna et la nuit revint, rétablissant, avec l'obscurité, une sinistre paix.

XVIII

L'antre du diable

Des hommes de Mo-Gwei apparurent au sommet des collines. Ils s'étaient tenus à l'écart jusque-là, pour échapper à l'action du météore.

Derrière eux se dressait une silhouette majestueuse, vêtue de jaune et arborant le grand masque mauve de Bron, le démon du yak.

C'était Mo-Gwei en personne.

– L'homme de bronze ! cria-t-il. Trouvez l'homme de bronze et tuez-le !...

La bande était arrivée au campement de Shrops. Un Tibétain s'approcha de Rae Stanley et, croyant que l'ordre de Mo-Gwei s'appliquait à tous les Blancs, leva son sabre au-dessus de la jeune fille allongée sur le sol. Celle-ci avait les yeux ouverts, vitreux. Son cerveau ayant cessé de

fonctionner, elle ne comprenait pas le danger qui la menaçait.

Le Tibétain allait abaisser son arme meurtrière.

On entendit claquer un coup de feu et le Tibétain tomba à la renverse en portant la main à sa tempe d'où jaillissait le sang.

Mo-Gwei agita le revolver avec lequel il venait d'abattre son disciple.

– Ne tuez pas les prisonniers pour le moment ! commanda-t-il d'une voix encore plus aiguë que d'habitude. Et trouvez l'homme de bronze au plus vite !

Les Tibétains, atterrés par la mort de leur compagnon, se dépêchèrent d'obéir. Ils se penchèrent sur le bord du ravin dans lequel Doc Savage avait disparu. Au milieu de la neige, de la brume et de la poussière, ils virent les blocs de pierre qui ayant roulé les uns sur les autres, se dressaient maintenant comme des dents acérées.

– Personne ne pourrait survivre à une chute pareille, dit quelqu'un.

Mais pour en avoir le cœur net ils descendirent dans le ravin à l'aide de cordes, et balayèrent les moindres recoins avec leurs torches électriques. En vain.

– Il faudrait une armée pour déplacer tous ces rocs. Son cadavre doit être enseveli là-dessous. Remontons !

Mo-Gwei les écouta d'un air menaçant.

– Dites-vous bien que s'il est vivant, vous ne l'êtes plus ! Compris ? Et maintenant, ligotez tous les prisonniers et emmenez-les.

– Pourquoi ne pas les liquider tout de suite ?

– Parce que, crétin, il y a toujours une chance que l'homme de bronze soit vivant. Dans ce cas, les prisonniers nous serviront d'otages !

– Mais l'homme de bronze est mort !

– Il n'y a aucun danger à épargner les autres ! Ils n'ont plus de cerveaux !

– Et Shrops ?

Un ricanement horrible s'éleva derrière le

masque.

– Je lui réserve un traitement tout à fait particulier ! Venez. Retournons au château.

Deux heures plus tard, les hommes de Mo-Gwei pénétraient dans leur repaire avec les prisonniers.

La forteresse de Mo-Gwei était perchée au sommet d'un pic. Les murs étaient faits de roches brunâtres grossièrement cimentées. Ils ne présentaient presque pas de fenêtres. La construction comptait trois étages et, à en juger à la pierraille qui jonchait les environs immédiats, les pièces souterraines devaient être très nombreuses. Les toits étaient de boue durcie.

Mo-Gwei se tenait devant l'entrée et regardait le défilé des prisonniers. Soudain, il s'écria :

– Et leurs bagages ? Où sont leurs bagages ?

– Nous les avons laissés sur place, ô Maître tout-puissant. Ils étaient trop lourds à transporter...

– Retournez tout de suite les chercher ! Et prenez avec vous d'autres hommes pour fouiller

encore une fois le ravin ! Il faut trouver le corps de l'homme de bronze !

– À cette heure, ô Maître ?

– Silence ! Allez !

L'homme baissa la tête, résigné. Puis il regarda le ciel. Il faisait un froid glacial et tout indiquait que le *buran*, ce vent violent qui sévit sur l'Asie Centrale, allait se lever avant l'aube. Mais le Tibétain n'avait nulle envie de discuter les ordres de Mo-Gwei.

Il rassembla quelques hommes et disparut avec eux dans la nuit.

Mo-Gwei surveilla l'installation des prisonniers. Ceux ci furent enfermés dans une grande pièce caverneuse, sans fenêtres. La porte était verrouillée à l'aide d'une barre de fer.

– Et montez bonne garde ! dit encore Mo-Gwei derrière son masque. Puis il s'éloigna en ricanant.

Le silence retomba sur la forteresse. À l'intérieur on entendait parfois quelques mots gutturaux prononcés dans la rude langue

tibétaine. À plusieurs reprises, des cris inarticulés traversèrent les murs de la grande caverne et se répercutèrent dans les couloirs secrets. C'étaient des cris humains pourtant, les cris des pauvres victimes du météore bleu. Les gardes tibétains en avaient la chair de poule. Ils échangeaient des regards angoissés.

Deux heures passèrent.

Et puis ceux qui avaient eu pour mission de récupérer les bagages des prisonniers, furent de retour. Ils avaient couru pour se réchauffer et ils étaient hors d'haleine.

– Mo-Gwei ! Maître ! Nous avons de mauvaises nouvelles !

Mo-Gwei, toujours vêtu de sa robe jaune et caché sous son masque mauve, sortit d'une pièce comme un fauve de sa tanière.

– Quoi ? Qu'est-ce que c'est ? glapit-il.

– Les bagages ont disparu !

Mo-Gwei garda un silence lourd de menaces.

– Ô Maître, nous avons fouillé partout, aucune trace de l'équipement...

Mo-Gwei ne disait toujours rien. Mais derrière les fentes du masque, ses yeux étincelaient.

– Qu'avez-vous encore découvert ? demanda-t-il enfin.

– C'est tout... murmura un homme, d'une voix si incertaine que Mo-Gwei comprit que ses hommes lui cachaient quelque chose.

– La vérité ! hurla-t-il.

– L'homme de bronze est vivant. Nous avons retrouvé ses traces. Il est sorti du ravin et il s'est traîné dans la neige.

– Et vous ne l'avez pas suivi ?

– Si. Mais il semble avoir très vite recouvré ses forces et il s'est enfui. C'est lui qui a dû emporter les bagages.

Mo-Gwei éclata enfin. Ses imprécations étaient si violentes que les pauvres diables se recroquevillèrent de peur. Mais soudain il se calma.

– Votre châtiment peut attendre, dit-il. Vous aurez peut-être la vie sauve si vous suivez exactement mes ordres.

Les hommes se jetèrent à genoux dans une attitude de soumission abjecte, preuve de leur terreur.

XIX

L’échec du météore

Mo-Gwei fit un geste impérieux.

– Debout ! Conduisez les prisonniers dans mes appartements – dans la grande pièce centrale.

Les hommes se bousculèrent dans leur hâte d’obéir. Mo-Gwei se dirigea vers une salle de la forteresse, qui était mieux meublée que les autres. Un individu s’y trouvait. Ce n’était pas un Tibétain. Il devait être originaire du Caucase.

– Tu vas lâcher le météore tout de suite, ordonna Mo-Gwei. Et qu’il survole bien tous les environs. Ce diable de Savage est en liberté et il faut l’éliminer à tout prix.

Malgré sa colère, Mo-Gwei s’était adressé à l’homme d’une manière moins hautaine qu’à son habitude.

Le Caucasien se précipita sur le toit. À l'extrémité de celui-ci se dressait une cabane.

Quand l'homme ouvrit la porte du réduit, une lueur bleue jaillit au-dehors. Il entra et on entendit un bruit métallique. Lorsqu'il réapparut, il portait un petit poste émetteur auquel était fixée une lunette. Il descendit du toit et sortit par la grande porte de la forteresse, laissant la cabane ouverte. Il se mit à manipuler les commandes de l'appareil.

Sur le toit, un sifflement se fit entendre. D'abord infime, il s'amplifia bientôt comme le mugissement d'une sirène.

L'homme tourna un commutateur. Dans un rugissement infernal un objet bleu se détacha du toit du château et disparut très vite à la vue.

Après un moment, l'expert tira une manette. Une immense lueur bleue inonda le ciel. Le météore était en route !

Le Caucasien dirigeait l'engin à sa guise, le promenant dans l'espace, l'approchant des crêtes des montagnes, le plongeant jusqu'aux fond des

ravins éclairés par la lune.

La chose horrible balayait le ciel comme un rapace assoiffé de sang, du sang de Doc Savage.

Après avoir assisté au lancement du météore, Mo-Gwei se dirigea vers le coin le plus reculé de son antre. Il emmenait avec lui une douzaine d'hommes.

Le groupe pénétra dans une grande pièce. Bien que les Tibétains fussent déjà venus ici, ils eurent, comme à chaque fois, le souffle coupé par la splendeur orientale des lieux.

Des tapis somptueux jonchaient le sol et tous les murs étaient recouverts de tapisseries rutilantes. D'énormes coussins étaient disposés partout, comme dans un harem.

Au centre de la pièce, une ouverture carrée, entourée d'un petit mur bas, était pratiquée dans le plancher.

Une lumière aveuglante s'échappait du trou.

Les prisonniers étaient groupés autour de l'orifice infernal. Rae Stanley était là, et tous les

hommes de Doc.

Shrops était à l'écart, occupant, si l'on peut dire, une place d'honneur. Les yeux vitreux des captifs indiquaient qu'ils restaient étrangers aux événements.

Mo-Gwei se pencha sur le trou. La lumière bleue se mélangeait curieusement avec le mauve de son masque.

– Apportez-moi les cylindres contenant le remède ! Je veux que ceux-là assistent au spectacle !

Deux suivants de Mo-Gwei disparurent et revinrent les bras chargés de tubes métalliques. Mo-Gwei en prit un, l'approcha de la tête de Renny et ôta la capsule.

Une flamme bleue, aveuglante, s'échappa du cylindre et s'évanouit aussi vite.

Les yeux de Renny perdirent leur aspect vitreux. Il revenait lentement à la vie. Et la première chose qu'il vit fut le grand masque hideux de Bron, le démon du yak.

– Sainte mère ! murmura-t-il.

Mo-Gwei alla d'un prisonnier à l'autre, débouchant à chaque fois un autre cylindre. Tous les captifs retrouvèrent l'usage de leurs sens.

Mo-Gwei était en train de réveiller Shrops, lorsqu'il fut interrompu par un homme qui fit irruption dans la pièce.

– Chef ! Quelque chose ne va pas !

– Quoi ? Imbécile !

– Le météore bleu ne se comporte pas comme d'habitude !

– Surveillez les prisonniers ! rugit Mo-Gwei en se précipitant hors de l'appartement.

Le Caucasien transpirait à grosses gouttes devant son émetteur radio.

– Regardez ! dit-il, en indiquant le ciel.

Le météore allait et venait toujours dans l'espace en sifflant, mais il semblait affolé.

– Je n'ai jamais vu ça, dit l'homme. Ça doit être le contrôle radio !

– Laisse-moi voir, dit Mo-Gwei en le poussant

de côté. J’ai construit cet appareil moi-même. Il ne peut pas se détraquer !

Il manipula fébrilement les manettes qui actionnaient le contrôle radio à distance.

Le météore fit un bond et revint tout droit vers la forteresse.

– Eh bien ! Ça marche ! cria Mo-Gwei.

– Alors qu’est-ce qui...

– C’est le maudit Savage ! Il interfère sur notre longueur d’ondes avec son propre émetteur ! Il a capté nos signaux et il y a ajusté sa fréquence.

Ce qui suivit avait quelque chose de dément. Mo-Gwei tentait désespérément de détourner le météore de la montagne. Il faillit y réussir à deux reprises, mais chaque fois l’objet terrifiant faisait demi-tour et piquait droit sur la forteresse.

– Son émetteur est plus puissant que le nôtre !

Mo-Gwei n’avait qu’un cylindre sur lui. Il le sortit en tremblant de rage et le tint devant lui, tandis que le météore fonçait vers le château.

Derrière Mo-Gwei, des Tibétains affolés couraient dans tous les sens. Quelques-uns seulement semblaient en possession d'un cylindre protecteur.

Avec un rugissement assourdissant, le météore passa au-dessus de la tête des hommes éperdus.

Mo-Gwei ouvrit son cylindre et le tint contre son visage. La flamme bleue qui s'en échappa se perdit dans le rayonnement aveuglant du météore.

Mo-Gwei fléchit sur les genoux, mais réussit à se redresser.

Le météore décrivit une grande courbe et alla s'écraser contre la montagne voisine. Des éclats bleus jaillirent et se mirent à pleuvoir partout. Ils brillaient comme du métal incandescent.

Mo-Gwei regardait anxieusement autour de lui.

Il ne fut pas surpris de voir surgir une grande forme de bronze qui montait à l'assaut de la colline.

– Dih-gün !... L'ennemi est là !

Mo-Gwei se retourna et se précipita vers l'entrée de la forteresse.

– Sur le toit ! Montez sur le toit !

Il s'élança dans les escaliers, suivi par les hommes qui avaient pu échapper aux effets du météore.

Arrivés sur le toit, ils ouvrirent le feu.

Doc s'abrita derrière un rocher. Il n'était plus qu'à une cinquantaine de mètres des murs de la forteresse. Ceux-ci se dressaient, menaçants, sous le clair de lune. Doc lança devant lui un petit objet rond qui dégagea une épaisse fumée noire, aussitôt emportée vers les toits par le vent.

Doc se releva et se jeta vers la droite. Le feu était toujours aussi nourri, mais les balles se perdaient dans la fumée.

Les vêtements de l'homme de bronze étaient lacérés et sa peau était écorchée à de nombreux endroits. Il portait une veste de cuir qu'il avait retrouvée dans ses bagages. D'une des nombreuses poches il sortit une petite bombe à gaz qu'il lança sur le toit.

D’une autre poche il retira alors un fil en nylon à l’extrémité duquel était fixé un grappin. Il s’avança jusqu’au pied du mur et jeta en l’air le grappin qui se bloqua au rebord du toit. Doc se mit à grimper le long du fil avec l’agilité déconcertante d’une araignée.

Là-haut, on ne tirait presque plus. La plupart des hommes devaient avoir subi l’effet de la bombe à gaz. Sans hésiter, Doc enjamba le bord du toit. Il se trouva nez à nez avec un des hommes de Mo-Gwei.

Le Tibétain braqua son fusil en hurlant et pressa la détente.

Doc bascula.

– Ça y est ! J’ai tué l’homme de bronze !

L’homme trépignait de joie. Puis il se coucha à plat ventre pour essayer de distinguer le corps de Doc Savage au pied du mur.

Il poussa un cri de terreur qui s’arrêta brusquement lorsque des doigts d’acier se plantèrent dans sa gorge.

Sans lâcher sa proie, Doc se hissa sur le toit.

Pour éviter le coup de feu, Doc s'était laissé tomber et s'était rattrapé à la corde de nylon. Mais il s'en était fallu de peu !

Doc déposa l'homme devant lui et l'assomma d'un direct à la mâchoire.

De l'autre côté du toit, un coup de feu claqua.

Doc fit un bond et se jeta par terre. Il sortit sa torche électrique. Le rayon lumineux balaya l'espace et accrocha la silhouette de Mo-Gwei. Celui-ci tira de nouveau, mais Doc avait déjà éteint sa lampe en sautant de côté.

L'homme de bronze s'approcha d'une petite construction cariée. Croyant y trouver un escalier descendant à l'intérieur de la forteresse, il ouvrit la porte. Une lueur bleue vint à sa rencontre. Doc alluma de nouveau sa lampe.

Et là, devant lui, se révéla le mystère du météore.

Doc aperçut un petit avion – trop petit pour emporter un homme. Sous le fuselage était fixé un grand appareil tubulaire qui devait s'ouvrir mécaniquement en plein vol.

C’est de là que se propageait la substance maléfique du météore.

Doc examina la matière dont était faite le cylindre. C’était principalement du plomb.

Les gaz d’échappement du moteur passaient par un réservoir qui éliminait la pression ; ils étaient alors évacués par un dispositif en forme de sifflet, ce qui expliquait le bruit assourdissant. D’autre part, un parachute s’ouvrait sur commande, permettant ainsi à l’appareil de se poser là où le terrain n’était pas favorable à un atterrissage.

Mais Doc n’eut pas le temps de pousser plus avant ses investigations. Mo-Gwei se mit à mitrailler le petit hangar.

L’homme de bronze regarda d’où venaient les balles.

Il sortit de son veston de cuir une petite boîte métallique et visa soigneusement

Le projectile s’écrasa en douceur aux pieds de Mo-Gwei.

XX

Le gouffre bleu

Doc ouvrit toutes grandes les portes du hangar et se pencha sur le petit avion. Il eut vite compris comment il fonctionnait. Il joignit deux fils et tira sur une manette.

Le moteur se mit à ronfler et les gaz, en passant par les sifflets, firent un bruit d’enfer.

Avant que l’avion ne prenne son envol, Doc braqua sa lampe sur les roues. Il se baissa rapidement et arracha une petite touffe de végétation qui était restée accrochée dans une valve à air. L’herbe appartenait à une variété sud-américaine.

C’était bien là le météore volé par Shrops, qui l’avait transporté sur le *Señorita*. Mo-Gwei avait réussi à le récupérer.

Apparemment, il n’y avait que deux exemplaires de cet appareil.

Le petit avion bondit hors du hangar et prit rapidement de l’altitude. Il était à peine visible sous le clair de lune.

Mo-Gwei, intrigué, avait cessé de tirer. Il s’attendait à tout, maintenant.

Doc suivait des yeux la lueur qui indiquait la position du météore. L’appareil piqua du nez sur une montagne et explosa dans une grande gerbe d’étincelles bleues.

Doc poussa un soupir de soulagement et se mit à ramper sur le toit.

Mo-Gwei avait disparu.

Doc atteignit l’endroit où la petite boîte métallique était tombée. Elle contenait un liquide épais qui s’était répandu sous les pieds de Mo-Gwei.

Les poches de Doc recelaient d’autres trésors. L’homme de bronze en sortit cette fois un objet minuscule qui ressemblait à une lanterne magique. Il le dirigea vers le toit et tourna un

bouton. Aussitôt les traces de Mo-Gwei se mirent à luire comme de pâles flammes vertes.

Doc suivit les traces.

Sa lanterne magique n'était autre qu'un projecteur de lumière ultra-violette. Et la matière qui collait aux semelles de Mo-Gwei était une substance qui se mettait à luire dès qu'elle était exposée à des rayons ultra-violets.

Doc progressait très rapidement, car la piste était toute tracée devant lui.

Il arriva dans la grande pièce au centre de laquelle se trouvait le gouffre de lumière éblouissante.

Mo-Gwei se tenait au bord du trou. Dans ses bras il tenait un homme ficelé qu'il s'apprêtait à lancer dans l'enfer bleu. Cet homme, c'était Shrops.

Les autres prisonniers étaient invisibles.

Doc Savage n'avait pas de revolver. C'était contraire à ses principes : il refusait d'attenter à la vie humaine. Ensuite, il prétendait qu'un homme

armé avait tendance à s'en remettre à son revolver plutôt qu'à son imagination.

Quand il vit Shrops suspendu au-dessus du trou, Doc, sans perdre une seconde, lança un petit projectile en direction de Mo-Gwei. L'objet – un de ces œufs de pigeons que Doc avait déjà utilisés lors de sa visite au Village des Fous – éclata sous les yeux de Mo-Gwei dans un bruit assourdissant.

L'explosion fit reculer le monstre avec sa proie. Il trébucha et s'écroula. En tombant il lâcha Shrops et réussit à sortir son revolver.

Mais Doc avait déjà disparu par une porte ouverte. Il faillit tomber sur un corps étendu.

– Sainte mère ! s'exclama Renny.

Doc distingua d'autres corps ficelés. Rae Stanley, Monk, Ham Johnny, Long Tom, ils étaient tous là.

– Nos gardiens ont fui, expliqua Renny. On a réussi à ramper jusqu'ici. Shrops est parti dans l'autre direction et il est tombé sur Mo-Gwei !

Doc coupa les liens de ses compagnons.

– Dispersez-vous tous, à l'exception de Monk ! Faites la chasse à tous les gaillards qui sont encore sur pied. Monk, tu restes avec moi pour en finir avec Mo-Gwei !

Doc distribua des bombes à gaz à ses hommes.

Mo-Gwei se cachait toujours derrière le petit mur qui entourait le trou. De temps en temps il lâchait un coup de feu. Croyant Doc armé, il n'osait pas bouger.

Rae Stanley s'accroupit derrière Doc.

– Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Monk.

– Laissons-lui l'initiative, suggéra Doc.

Le silence retomba, un silence de mort. Monk s'énervait visiblement.

Qu'est-ce que c'est que cette baraque ? Ce n'est quand même pas Mo-Gwei qui l'a construite ?

– C'est un monastère érigé à l'endroit même où le météore bleu s'est écrasé, il y a des années. Je suppose que les lamas ont remarqué le pouvoir maléfique du météore et qu'ils ont construit cette bâtisse dans l'espoir de vaincre les mauvais

esprits. Quand la plupart d'entre eux sont devenus fous, ils ont dû constater que l'esprit était plus fort qu'eux et ils ont abandonné les lieux. Enfin, c'est ce que j'imagine.

– Ça m'a l'air très plausible, dit Monk.

Le revolver de Mo-Gwei cracha de nouveau et des éclats de pierre retombèrent sur le petit groupe.

– Alors le vrai météore est au fond de ce puits ?

– Manifestement. Il s'est enfoncé profondément dans la terre. Et ce démon de Mo-Gwei l'a déterré en partie. Et il est très fort, car c'est lui qui a inventé le remède qui est contenu dans les cylindres métalliques.

Du fond de la forteresse, des cris s'élevaient, indiquant que les hommes de Doc étaient aux prises avec les Tibétains qui avaient échappé au météore.

– Mais au fond, qu'est-ce que c'est, exactement, ce météore ? demanda Monk.

– C'est une substance hautement radioactive.

Pour répondre avec plus de précision il faudrait la soumettre à un examen approfondi dans un laboratoire bien équipé.

– Vous voulez dire que cela ressemble à du radium ?

– Plus ou moins. Mais tout cela est encore très vague. Les médecins savent que le radium a un effet nocif sur le cerveau. Et ce météore produit des radiations beaucoup plus puissantes.

Doc tendit l'oreille. Mo-Gwei semblait se décider à bouger.

– Et l'antidote ? demanda Monk.

– Ça doit être une substance soustraite au météore et traitée d'une certaine façon. C'est une vapeur.

Rae Stanley avait assisté à la conversation sans rien dire. Mais elle était visiblement épouvantée. Elle se pencha vers Doc et lui demanda d'une voix angoissée :

– Et mon père ? Je ne l'ai vu nulle part...

Doc garda les yeux fixés sur l'autre pièce. Il ne répondit pas.

– Vous n’avez aucune idée... où il peut être ?

– Il vous faudra du courage, Rae, dit Doc gentiment.

– Vous voulez dire...

– Que les nouvelles de votre père ne seront pas bonnes.

XXI

Le plus fieffé menteur de la bande

On entendit soudain des imprécations dans l'autre pièce, et des bruits de lutte.

Deux hommes se dressèrent derrière le mur. Mo-Gwei et Shrops ! Shrops avait réussi à se libérer de ses liens et il ceinturait le monstre masqué.

– C'est le moment ! cria Monk.

Mais Doc avait déjà bondi dans la salle.

Mo-Gwei aperçut le géant de bronze et cette vue sembla décupler ses forces. Il repoussa Shrops.

Son masque avait bougé et l'aveuglait. Il fit un pas en arrière et se trouva tout au bord du puits. Shrops, comme un fou furieux, sauta sur lui. Dans son élan, il fit basculer le monstre par-

dessus le trou.

Mo-Gwei s'accrochait désespérément. Il planta ses mains dans les cheveux de l'Anglais et l'attira avec lui dans sa chute.

Les deux hommes poussèrent un cri horrible en tombant dans l'abîme bleu. Leurs voix semblaient se répercuter dans les entrailles de la terre.

Puis ce fut le silence.

Doc s'approcha du puits et se pencha par-dessus le mur, en se protégeant contre la lumière aveuglante. Il ne regarda qu'un instant, puis il se retourna et fit signe à Rae Stanley de s'écarter.

– Il ne faut pas regarder, dit-il. C'est un spectacle que vous ne pourriez plus jamais oublier.

– Vous voulez dire que... murmura Monk.

– Le puits a au moins vingt mètres de profondeur.

Rae éclata en sanglots.

– Et mon père... qui était parti à sa recherche...

Doc entoura les épaules de la jeune fille de ses bras et la guida au-dehors.

Ham apparut.

– Nous les avons presque tous !

Doc lui fit un signe et Ham conduisit la jeune fille dans une chambre voisine.

Renny arriva à son tour. Il avait les bras chargés de cylindres métalliques.

– Voilà ! Il y en a assez pour guérir les pauvres diables qui ont été frappés par le météore en Amérique du Sud.

– On va les renvoyer par bateau aussitôt que possible, dit Doc.

Long Tom et Johnny furent les derniers à réapparaître.

– Mission accomplie, Doc ! Ils sont enfermés dans la plus grande salle de cette tanière !

Monk regarda longuement le trou luminescent. Puis il s'adressa à Doc.

– Finalement, qui était Mo-Gwei ? Est-ce que vous avez pu voir son visage ?

– Son visage est visible au fond du puits, dit Doc. En tombant, il a perdu son masque.

– C’est quelqu’un que nous connaissons ?

Doc hésita un moment.

– C’est la première fois de ma vie que j’hésite à révéler l’identité d’un malfaiteur. En fait, nous allons tenir cette identité secrète.

– Mais pourquoi ?

– Cet homme était manifestement un déséquilibré. À cause du météore, sans doute. Pour ce qui est de l’esprit, il était mort depuis des mois.

Monk ouvrit la bouche, incapable de parler. Il venait de découvrir qui était Mo-Gwei.

– L’homme n’était plus responsable des projets insensés qu’il avait formés. Mais il aurait peut-être réussi, s’il n’avait pas été trahi par Shrops et par Loo.

– À quel moment avez-vous commencé à avoir des soupçons sur son identité, Doc ? demanda Monk.

– Dans le Village des Fous. J'avais mis le masque de Mo-Gwei et je disais à un garde que l'homme de bronze s'était emparé de l'individu qui, en fait, était Mo-Gwei lui-même. Le garde a réalisé tout de suite que Mo-Gwei ne pouvait pas tout à la fois être prisonnier et lui adresser la parole. Il a donné l'alarme et c'est là que j'ai découvert la vérité.

– Et quand Rae Stanley vous a demandé des nouvelles de son père, dit Monk, vous ne lui avez rien dit.

– Non, je ne lui ai pas dit que Mo-Gwei était le professeur Stanley.

» Mes amis, continua l'homme de bronze, nous cacherons la vérité à Rae Stanley. C'est une chic fille, et Stanley était irresponsable. Il fut en fait la première victime du météore.

Doc se pencha de nouveau sur le puits. Tout au fond du gouffre bleu, on apercevait le professeur Stanley, encore vêtu de l'habit jaune de Mo-Gwei.

Non loin de lui gisait le corps de Loo. Sans

aucun doute, c'était Mo-Gwei qui l'avait précipité vers la mort.

Doc se recula et lança une petite bombe dans le trou. Puis il sortit avec ses hommes.

Il y eut une violente explosion et les murs tremblèrent. Le sol s'effondra autour du puits et la clarté bleue s'éteignit.

– Ce puits ne doit jamais être rouvert, dit Doc. Les autorités tibétaines y veilleront.

Doc et ses compagnons entrèrent dans la pièce où se trouvaient Ham et Rae Stanley.

Monk leva la main.

– Laissez-moi faire, murmura-t-il. Je suis le plus fieffé menteur de la bande.

Il s'approcha de Rae Stanley qui leva vers lui ses yeux remplis de larmes.

– Mon père...

– Soyez courageuse, Rae. Il y a déjà plusieurs mois qu'il n'est plus...